

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 745.—SAMEDI, 13 AOÛT 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme .



LE PRINCE DE BISMARCK, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 AOUT 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Dégoutante histoire, par F. Picard.—Von Bismarck, par de Baillou.—Bibliographie.—L'évadé, par J. Fleury.—A la veillée, par A.-H. de Trémaudan.—Tout est perdu, fors l'honneur.—Contrecoeur, par F. de Thermes.—Poésie : Les lucioles, par H. Demers.—Nouvelle : La chasse à l'homme, par Louis Fréchette.—Sourire et larmes, par Marie Aymong.—L'hon. M. Evanturel.—La morale de l'oncle Sam, par Edith Vasseur.—Poésie : La mort des fleurs, par Sullian Collin.—Légende d'Auvergne, par L.-André de Régis.—La mode.—Le tombeau de Christophe Colomb.—Primes du mois de juillet.—Propos du docteur.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—L'art culinaire.—Parc Sohmer.—Choses et autres. Jeu de dames.

GRAVURES.—Portrait du prince de Bismarck, décédé.—Paysage canadien.—Contrecoeur : Groupe des invités aux noces d'or de M. l'abbé Dequoy.—Sur la rivière Yamaska.—La guerre hispano-américaine : L'amiral espagnol et ses officiers se rendant aux Américains.—Portrait de l'hon. F.-E. A. Evanturel.—Gravures de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

DÉGOUTANTE HISTOIRE

A. M. J.-F. Dumontier,
Rédacteur à la *Vérité*, Québec

M. et cher confrère,

Les guerres civiles — lutttes fratricides — me répugnent, me dégoûtent souverainement. Vous tirez sur vos troupes — elles ne sont pas d'humeur à se laisser canarder sans riposter. Cependant, je ne veux ni faire de réclame pour le compte d'autrui, ni entrer dans des détails inutiles. Je me réserve donc de ne plus répondre... autant que possible. Je ne vous cache pas qu'il est pour le moins étrange, de voir un journal se targuant de dévouement envers l'Eglise, attaquer précisément ce qui constitue l'Eglise. Car vous faites bon marché des deux parties dont se compose, ici-bas, la société organisée par Notre-Seigneur.

En vain, le Saint-Père répète-t-il, dans ses Encycliques, dans ses Brefs, par tous les moyens en son pouvoir, que l'Eglise enseignée doit être fidèle, respectueuse, pleine de soumission envers l'Eglise enseignante : votre journal, jadis d'une doctrine si sûre, actuellement publie les documents du magistère suprême — mais fait fi de leurs enseignements.

Sous le titre fallacieux d'*épiscopatisme*, vous avez cherché à créer une division parmi les membres de l'Eglise enseignée, à laquelle les prêtres, vous et moi nous appartenons ; vous avez, malheureusement, réussi à jeter

le trouble en certains esprits : le trouble, en cette matière, c'est le commencement de la révolte.

C'est avec un vif sentiment de tristesse que les bons catholiques ont lu, dans les lignes que vous consacrez à Mgr Lafèche, l'évêque missionnaire *admiré* — encore que ce mot vous répugne, employé même pour un des successeurs des apôtres — admiré, dis-je, non seulement de tout le Canada, mais de tous ceux qui l'ont connu.

Cette manière de parler de lui, croyez-vous, M. et cher confrère, qu'elle ne soit pas propre à diminuer le respect, l'amour filial que nous devons à nos évêques et au Saint-Père qui, *seul*, nous les choisit ?

Devant la mort, les rancunes s'effacent — excepté chez ceux qui n'ont ni cœur, ni foi. Avec votre manière incisive de critiquer, appelez cela *oracle*, *arrêt*, *sentence*. *terme fatidique*, peu m'importe.

* * *

Je lis dans la *Vérité* du 2 juillet 1898, page 3, colonne troisième, sous la rubrique : *Utilité des polémiques* :

"...Evitons avec soin tout ce qui peut blesser la charité et léser la justice ; épargnons, en un mot, les personnes, *autant que possible* ; mais discutons librement les idées, les opinions, les théories, les doctrines, les actes, les événements."

A la page 6 du même numéro, une attaque sans la moindre charité, injuste entièrement, où les personnes sont livrées au mépris de vos rares lecteurs.

Il est vrai que vous avez eu soin de dire : "Epargnons les personnes *autant que possible*". Or, le Saint-Père Pie IX, pour qui avant que vous fussiez né à la *Vérité*, peut-être au monde, j'ai versé quelque peu de sang prouvant par là, autant que je le pouvais, mon amour pour le Pape et les évêques, et même pour le reste des catholiques qu'alors j'appelais *TAS DE LACHES*, d'abandonner ainsi notre Auguste Pontife ; le Saint-Père Pie IX n'a jamais dit, ni Léon XIII non plus : "Epargnez les personnes *autant que possible*". Ils ont dit et répété : "Epargnez-les *toujours*".

Je vous défie de trouver un texte dans les documents pontificaux à l'encontre de cela.

Dans ce même numéro, toujours fidèle à votre programme, vous vous livrez à une charge à fond, d'une manière inconsidérée, contre la *Semaine Religieuse* de Montréal, contre Mgr Fabre, contre le rédacteur de la *Semaine Religieuse* (voir le dernier paragraphe de l'article *Accusations imméritées*, commençant page 2) ; vous ne craignez pas de publier par voie de journal une chose très grave, nuisible, en disant : "Les Papes eux-mêmes, du moment que leur rôle ici-bas est terminé, sont pesés comme les autres hommes, sont jugés à la lumière de la *Vérité* devant laquelle tous sont égaux."

Oui, l'Histoire *énonce* les faits d'un pontificat suprême ; mais ni vous, ni l'historien, ni personne, vous n'avez le droit de juger le Pape, fût-il mort depuis des siècles. C'est ce que nous disent entre autres le quatrième Concile de Constantinople, le deuxième de Lyon, celui de Florence, le VIe Concile Œcuménique, celui de Trente, enfin celui du Vatican — en termes plus ou moins explicites, qu'il s'agisse du Pape ou qu'il soit question de son suprême et infaillible magistère ; et les actes apostoliques durant la fameuse guerre de la Papauté et de l'Empire, au XIe siècle.

Que l'historien, l'écrivain, aient un certain droit d'*appréciation*, on le concède : mais il ne faut pas confondre *apprécier* et *juger*.

Seriez-vous adepte de la Proposition XXII du *Syllabus*, où nous lisons :

"Prop. XXII—L'obligation qui concerne les maîtres et les écrivains catholiques, se borne aux choses qui ont été définies par le jugement infaillible de l'Eglise comme des dogmes de foi qui doivent être crus par tous." (Traduction du journal *Le Monde*, de Paris, du 28 décembre 1864).

Vous seriez à plaindre.

Poursuivant l'application de votre règle de conduite ; épargnant les personnes *autant que possible*, vous prenez à partie, dans votre numéro du 30 juillet dernier, Françoise, d'abord. Je n'ai ni la mission, ni la prétention de la défendre. Je me contenterai de dire

qu'elle ne cherche pas à poser au théologien, et qu'il est permis à beaucoup de ne pas connaître tous les livres à l'index.

Vous passez ensuite à M. Léon Ledieu : il est capable de vous répondre ; ce n'est pas dans LE MONDE ILLUSTRÉ seulement qu'on peut écrire cela (que la connaissance du latin est absolument inutile pour l'étude du droit) ; laissez-moi aussi vous faire observer que M. Ledieu n'a *absolument pas écrit* ce que vous rap- portez. Il a certes le droit de l'écrire : car des journaux aussi bien rédigés que la *Vérité*, peut-être plus savants, des hommes de tout rang, de toutes conditions, ont dit et écrit ce que vous reprochez à M. Ledieu — et ce qu'il dit est d'ailleurs plein de bon sens.

Que n'ai-je étudié l'anglais, l'allemand, le commerce, au lieu du latin et du grec que j'ai appris par ma faute : feu mon bien-aimé père nous ayant laissés libres d'étudier ce que nous voudrions !

Vous tombez, après cela, sur Mlle Fauvette : elle est trop au-dessus de vos attaques — comme toutes nos aimables collaboratrices, d'ailleurs, vraies Canadiennes, c'est-à-dire attachées à leur Foi, à leur Patrie, et plus courageuses que bien des hommes, je le sais ; — elle est trop au-dessus de vos attaques pour s'en formaliser.

Si Mlle Gilberte, une pure Québécoise, a dit de moi que je suis un *écrivain incomparable*, elle m'a fait là, vraiment, un compliment tout immérité : mais vous eussiez dû le pardonner à un journal d'*admiration mutuelle* ! Je sais que c'est un excellent cœur, Mlle Gilberte ; si les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ lui sont ouvertes, c'est qu'il est le seul journal ouvert aux jeunes, à ceux ou à celles qui essayent leurs premiers pas en littérature, et ce journal est nécessaire.

Je suis fier de dire que, selon la faible mesure de mes forces, je pousse et fais valoir nos jeunes écrivains quand je le puis : il est étrange que vous m'en vouliez pour cela.

Vient le tour de M. Louis Fréchette.

Permettez-moi, ici, de vous parler à cœur ouvert.

Combien de fois des prêtres (que je puis citer), m'ont affirmé que c'est le *manque de charité* des écrivains et de bien d'autres, qui ont amené cet écrivain distingué à écrire des choses regrettables à notre point de vue !

Mais, une fois pour toutes, dites donc franchement si la jalousie aveugle à tel point certains publicistes ici, qu'il ne soit permis à personne de s'affirmer, de parvenir, de se montrer soi ?

Ce serait un état d'esprit épouvantable, et, en ce cas, le mépris seul devrait être montré à ces publicistes s'abaissant jusqu'au sentiment vil et stupide de la jalousie.

Pourquoi traitez-vous de *dégoutante histoire* le conte de M. Louis Fréchette : *Tipite Vallerand*, quand ce conte est écrit *CONTRE* les blasphémateurs ? Cette histoire eût-elle été *ragoutante*, si c'en eût été l'anti-phrase ?

M. Louis Fréchette ne mérite pas le torrent d'injures sous lequel on a essayé dans le temps, sous lequel on semble vouloir essayer à nouveau, de le couvrir. Je tiens à le dire, ayant eu connaissance de ces injures ; en voyant le recommencement injuste et injustifiable ; ayant appris à connaître et, si j'ose le dire, à juger personnellement le grand écrivain.

Je n'ai aucun motif autre que celui de vouloir la vérité qui me pousse à le défendre : au régiment des zouaves Pontificaux, on m'avait donné le surnom de *défenseurs des opprimés*, parce que, seul parmi les Zouaves français et belges, je prenais la défense des Canadiens, malheureusement trop souvent attaqués par mes compatriotes. J'aime ce surnom, surtout eu égard à son origine.

Vous écrasez — ou croyez l'avoir fait — un timide adolescent M. Alph. Gingras, petit employé, n'ayant pas eu le bonheur que vous, M. et cher confrère, avez eu : de faire certaines études, si courtes eussent-elles été. Croyez-moi, monsieur le théologien, vous faites, d'un pet de chat, un bien gros péché ! Il n'y a pas lieu de se voiler la face pour si peu de chose, tandis que vous laissez, sans oser y répondre, courir un torchon puant la matière fécale à cent lieues et même davantage...

Je rougis de le dire : on m'a affirmé que cette saleté a été écrite par un quasi compatriote à moi !

Là, nos Curés sont vilipendés, nos Bedeaux sont traités d'ignoble façon, nos bons Canadiens, nos Canadiennes si vaillantes, si religieuses, sont entraînés dans la boue : mais la *Vérité* trouve moins dangereux de frapper un frère que de réfuter des doctrines éhontées, sales, crapuleuses, attentatoires à l'honneur du peuple entier de race française.

Aimables lectrices, bienveillants lecteurs, jugez !

Vous passez à un *petit rimeur*, Arthur de Bussières, et tout en persiflant, vous l'accusez d'une *comparaison blasphématoire*.

Oh ! j'avoue que ce vers m'a fait peine, parce qu'il est d'une grande inconvenance !

Mais de grâce, M. et cher confrère, prenez votre petit catéchisme, et dites-moi ce qu'est le blasphème ?

Avez-vous lu le superbe ouvrage de M. l'abbé Luche : *Notes d'un catéchiste, ou court commentaire littéral sur le catéchisme... de Québec, Montréal, Ottawa ?* Lisez-le donc : soyez sûr que cela ne vous nuira pas.

Il faudrait supposer à M. A. de Bussières une mauvaise éducation, une méchanceté bien éloignées de ce qui est. Le connaissant comme je le connais, je puis garantir son attachement à la religion, la bonté de son esprit et de son cœur. J'en dirai tout autant de M. Henry Desjardins, jeune homme exemplaire.

Je vous souhaite, du fond de mon âme, de pouvoir tourner d'aussi *pitoyables rimailles* — selon votre gracieuse expression : l'Académie ne daignant point donner le mot de *rimaille* — que ces deux *potaches*, ces *enfants* de l'école littéraire, ces *bambins de lettres*, (vous avez voulu dire, je n'en doute pas : *des lettres ? Bambins de lettres ne signifierait rien*). Que de belles expressions, quel style noble et relevé !

Enfin, M. et cher confrère, vous avez daigné me mettre sur le gril, ne vous faisant pas faute de m'y retourner en tous sens — et sans jeu de mot.

Eh ! si cela vous amuse !

Vous vous livre, à mon sujet, à tout autre chose qu'à des allégories hilarantes, délicieux adjectif dont la découverte, certes, vous vaudra d'être placé en tête de la galerie de "nos hommes illustres". Comme de petites causes parfois produisent de grands effets !

Je suis vraiment au regret, croyez-le, de ne point connaître l'Iroquois.

Si je formule ce regret, c'est à cause de la naïveté avec laquelle vous dites que j'ai "naïvement appelé" un prêtre du diocèse de Montréal "le savant bras droit" de Mgr Bruchési.

Si je savais l'Iroquois, j'essayerais, voyez-vous, de vous expliquer ce que signifie, en français, la *synecdoche*. Hélas ! il me faut garder ce doux secret... malgré moi...

Mais ce prêtre du diocèse de Montréal (avec quel respect ces choses sont dites ?...) doit bien rire dans sa barbe, de se voir ainsi traité par vous : n'est-ce pas, très vénéré, très savant et si bon monsieur le Grand-Vicaire ?

Je ne vois guère en quoi je suis blâmable d'avoir dit "notre bien-aimé archevêque" en parlant de Mgr Bruchési, que réellement nous aimons bien — moi en particulier, qui ai l'honneur et le bonheur de le connaître un peu intimement.

Si vous ne l'aimez pas, vous l'ai-je reproché ? Laissez-nous donc, et l'aimer, et le vénérer, et le lui dire : voyons, ce n'est pas blasphématoire, je pense ?

Un prêtre du diocèse de Montréal (vous tenez à cette expression !) y est proclamé "l'incomparable fils" d'une "incomparable mère," dites-vous, sans réfléchir à cette insulte gratuite à la mémoire d'une sainte femme qui me traitait comme une mère traite son fils ; sans songer à l'outrage que vous jetez à la face d'un prêtre que "notre bien-aimé archevêque" a loué publiquement et dans les termes les plus flatteurs ; sans vous soucier des sentiments de reconnaissance, d'amour filial, que je ressens pour cette "incomparable mère" d'un aussi "incomparable fils" que le vénérable aumônier de la Réforme.

Ai-je insulté madame votre mère ? Vous ai-je entraîné dans la boue, me riant de ce que vous pouviez ressentir en votre cœur pour madame votre mère ?...

Vous avez vu, je le pense, puisque vous me faites l'honneur de me lire, que je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots quand je me trouve devant une injustice, devant un égoïsme outré : sachez donc, monsieur, que ce que vous avez écrit là s'appelle, en français, un acte de polissonnerie doublée de lâcheté, si vous saviez ce que vous écriviez. Je veux croire que vous avez agi inconsciemment.

J'ose espérer que vous me comprendrez bien en ce que je vais vous dire : Quand je parlerai de mon bien-aimé père, de ma mère chérie, de ceux qui peuvent avoir tenu leur place, ou de monseigneur notre bien-aimé archevêque, Père du diocèse, ou du Saint-Père, dont vous dédaignez les conseils et les ordres, JE VOUS DÉFENDS de vous moquer d'eux ou de faire litière de mes sentiments à leur égard. Et je suis de taille à faire exécuter ma volonté, croyez-le.

Pour le reste, moquez-vous, riez, badinez : si vous saviez combien peu je m'en soucie !

Vous demandez s'il y a quelqu'un capable, au MONDE ILLUSTRÉ, de discerner entre ce qui peut être imprimé et ce qui ne doit pas l'être ?

Je ne vois personne en état de faire cette distinction : peut-être, si vous le vouliez... Non seulement vous en auriez l'agrément, mais encore les aménités dans le genre de celles dont vous avez l'exquise grâce de me combler.

Dans votre numéro du 30 juillet dernier, page 2, sous le titre : *En communion avec le Pape*, colonne troisième, au sixième paragraphe, nous lisons :

"Le seul journal qui ose dénoncer systématiquement le péril des sociétés secrètes est dénoncé, à son tour, par des catholiques importants (?), comme une feuille dangereuse."

Vous ne dites pas, chez vous : "notre bien-aimé archevêque", on sent cela. Il est vrai que Dieu, dans sa miséricorde, vous a gardé de ce virus fin de siècle : l'*épiscopisme* !

Le seul journal qui ose dénoncer...

Vous n'aimez pas l'admiration mutuelle du MONDE ILLUSTRÉ : nous, nous n'aimons pas l'admiration de soi-même comme elle est pratiquée dans les lignes ci-dessus rappelées. Chacun son goût.

Pardonnez-moi, M. et cher confrère, de ne m'exprimer point avec toute l'élégance que vous-même apportez à la confection de vos articles.

Pardonnez-moi aussi le titre que j'ai donné à cette réponse — double, je l'espère, selon les usages consacrés par le droit de réponse, de votre attaque injuste et complètement injustifiable — ; votre article m'en avait suggéré deux : celui qui brille là-bas, et *Bête Puante*. J'ai craint que vous n'y vissiez une hilarante allégorie dans un monceau d'adjectifs juxtaposés — et non juxta-posés ni juxta-position : cette dernière manière d'écrire ces deux mots est bonne au plus pour des fabricants de pitoyables rimailles, des potaches, des bambins de lettres.

Respectons du moins la belle langue française, qui n'en peut mais, s'il y a des lacunes sous certains crânes. N'est-ce pas votre avis ?

Tout ce qui précède ne m'empêche pas d'admirer la *Vérité* lorsqu'elle défendait toute l'Eglise, comme cela ne m'empêchera pas de l'admirer encore si elle reprend cette ancienne voie. Et à ce sujet, permettez-moi de la féliciter à l'occasion de son entrée dans la dix-huitième année de sa publication.

Recevez, M. et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

Simon Picard

P. S. — Auriez-vous l'amabilité de dire à votre... long ami du Réveil (liaison peu recommandable !) que celui qui pond au MONDE ILLUSTRÉ, attend le réveil de la susdite longueur pour la prier de couvrir ? Afin de l'amuser durant l'incubation, vous pourriez lui envoyer,

en guise de biberon, une bonne et solide canule : cela calmerait ses longs nerfs. Si, réellement, vous vouliez combattre les doctrines perverses, les idées mauvaises, avouez que vous auriez beau jeu en prenant les élucubrations de votre allié... d'occasion. Mais c'est trop dangereux : vous préférez, n'est-ce pas, tomber sur les journaux catholiques, sur les évêques, c'est bien plus commode ! Ceux-ci ne répondent pas, ou ne le font que faiblement, parce qu'ils savent, eux, *user de charité*.

VON BISMARCK

(Voir gravure)

Il est descendu à son tour dans la tombe, celui qui, un moment, fit trembler l'Europe épeurée sous sa rude botte de soudard sans pitié.

Sa vie a été un amas difforme des divers états par lesquels peuvent passer les hommes en général : étudiant grossier comme il convient au Tudesque ; employé d'administration, servile devant le chef de bureau, hautain envers le subalterne ; député, puis homme d'Etat, dévoué à son maître tant qu'il le domine, haineux envers lui dès qu'il en est dompté ; tenace et têtu comme un Saxon, il parvient à la sourdine, éludant les traités, à organiser une armée formidable où il entretient une discipline de terreur et où le *knout* ou la *schlague*, comme on le voudra, est le moyen quotidien de persuasion employé.

Né le 1er avril 1815 à Schenhausen près de Magdebourg dans la province de Saxe, Othon, prince de Bismarck, entra en 1851 dans la diplomatie.

Habitué à conduire des êtres tremblants devant lui, il crut pouvoir dicter ses lois, au moins à un roi dépouillé, à un père trahi par ses fils, à un Pontife bafoué par toute la presse en puissance de juiverie. Se souvenant que trois de ses ancêtres étaient morts excommuniés ; se rappelant aussi que l'un des trois l'avait été pour avoir voulu chasser Dieu de l'école (nos modernes partisans de l'école neutre ne sont, en effet, que de vulgaires plagiaires) il fit le Cultur-campft, chassa les prêtres et les religieux, s'acharna contre les Jésuites, crut avoir enterré l'Eglise catholique, et hurla d'une voix triomphante la célèbre parole : "Nous n'irons pas à Canossa !"

Il y alla malgré lui.

Dieu se moque bien de tous ces gens-là ! Il brisa à son gré les Julien l'Apostat, les Luther qu'il fait crever dans les lieux d'aisance après une formidable orgie, les Napoléon dont il sème les ossements à Sainte-Hélène ou à Chislehurst ; il touche le chancelier de fer à l'apogée de la puissance : il l'envoie mourir longuement, des années durant, prosaïquement, lourdement, sans le moindre regret, loin des honneurs, sans aucune gloire, dans une terre du Lauenbourg le 30 juillet dernier.

C'était un colosse, que ce Von Bismarck... mais il avait des pieds d'argile !

Avec le cantique de la Sainte Vierge, on peut redire de Dieu : *Dispersit superbos mente cordis sui. Deposuit potentias de sede !*

DE BAILLEUL.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons vivement à nos lecteurs le *Naturaliste Canadien*, publication vraiment attrayante, que l'on devrait voir sur toutes les tables dans nos maisons canadiennes. L'abonnement ne coûte qu'un dollar par an. S'adresser à M. l'abbé V. A. Huard, supérieur du Séminaire de Chicoutimi, P. Q. (Cette petite Revue est hautement appréciée et recommandée par les Revues scientifiques de Paris et de l'étranger).

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'utilité au point de vue de l'histoire de notre pays, des *Recherches Historiques*, publiées par M. P. G. Roy, à Lévis (P. Q.) Nos lecteurs auront vu que souvent, nous empruntons des articles à notre estimable confrère.

L'abonnement n'est que d'un dollar par an.

L'ÉVADÉ

Loin de nos bords heureux, sous un soleil torride,
 Semble surgir des flots un rocher sombre, aride,
 Dont le lugubre aspect inspire la terreur.
 Moins affreuse est la mer dans toute sa fureur.
 Le plus hardi marin, le plus cailliant corsaire,
 Évite en frémissant ce rocher nu, solitaire,
 Où l'on entend la nuit l'horrible bruit des fers,
 Les blasphèmes, les cris des hôtes des enfers.
 La Guyane ! le bagne ! A ce nom formidable,
 On voit pâlir d'effroi l'ignoble misérable
 L'assassin dont la loi va punir le forfait :
 A ce tombeau maudit, il préfère un gibet.
 Un jour, chassant, j'étais dans les forêts profondes
 Que l'immense Amazone arrose de ses ondes.
 Soudain, à mes yeux, s'offre un spectre menaçant
 Livide, décharné, hagard et repoussant.
 Je frissonnai d'horreur et je saisis mes armes ;
 Mais, de ses yeux rougis, je vois couler des larmes
 Qui sur ses traits flétris traçant de longs sillons.
 C'était un être humain sous d'ignobles haillons
 Qui trahissait l'infâme uniforme des bagnes.
 Ah ! ces déserts affreux, ces sauvages montagnes,
 Ces gouffres, ces grands bois sombres, majestueux,
 Sont les muets témoins de drames monstrueux.
 Un instant j'hésitai ; je crus ouïr des plaintes ;
 Lentement, j'avancai, faisant ouïr mes craintes.
 L'infortuné forçat, dans un dernier effort
 Vent fuir, s'élançant et tombe en maudissant son sort.
 Au fèvre l'abusant, il croit, en son délire,
 Voir en moi l'ennemi, le bagne encor, le sbire
 Qui, depuis de longs mois, sans trêve, le poursuit
 Et le hante partout, même en rêve, la nuit.
 Mais le malheureux souffre et la faim le torture.
 Son corps n'est qu'une plaie, affreuse pourriture,
 Lèpre hideuse, horrible et dont la puanteur
 Provoque le dégoût et soulève le cœur.
 Il menace, en dépit de sa faiblesse extrême ;
 Il accuse le ciel, il écume, il blasphème.
 Son cœur aigri se livre au sombre désespoir ;
 Ma voix pourtant le calme et semble l'émevoir.
 Quelques soins ont bientôt vaincu sa défiance ;
 Il m'ouvre alors son cœur en toute confiance.
 D'ailleurs la mort approche ; et, dans un court répit
 De son triste passé, il me fait le récit.
 " Je naquis, me dit-il, d'une famille honnête.
 Ce fut, pour mes parents une bien douce fête :
 J'étais leur premier-né. Leur amour triomphant
 Rêvait un grand futur pour ce chétif enfant.
 Hélas ! si l'avenir en soulèvant ses voiles,
 Si le vieil astrologue en lisant les étoiles
 Eût dévoilé le cours de mon sombre destin,
 Loin de se réjouir en un joyeux festin,
 N'eussent-ils point maudit cette affreuse journée,
 En reprochant au ciel leur fécond hyménée ?
 Enfant, je fus colère, orgueilleux et cruel ;
 Jeune homme, je devins impie et sensuel.
 A l'" école-sans-Dieu " se dessine et s'ébauche
 Le futur criminel, car l'athéisme y fuit
 La foi, le sens moral chez l'enfant ; dans son cœur
 Sans force et sans défense, le mal entre en vainqueur.
 A vingt ans, orphelin de médiocre fortune,
 Libre de toute entrave ou contrainte importune,
 Esprit fort, je voulus, avide de plaisirs,
 Assouvir, à tout prix, mes insensés desirs.
 Je vécus follement. Ma dernière ressource
 Disparut, engloutie en un revers de bourse.
 Il me restait un nom que de nobles aïeux
 Avaient su conserver sans tache et glorieux.
 On m'en offrit de l'or. Infâme, lâche et traître,
 Je le vendis. Bientôt on put le voir paraître
 En tête d'un appel à la cupidité
 Du bon peuple naïf qui se voit exploité
 Par d'habiles escrocs dont le brillant langage
 Fait passer à ses yeux un séduisant mirage
 D'intérêts inouïs, de profits fabuleux.
 Mais ces rêves d'un jour, ces projets merveilleux
 Se dissipent soudain et vont semer la ruine
 Sous les lambris dorés et la pauvre chaumaine,
 Où l'on maudit le nom dont le trompeur éclat
 Avait séduit chacun. Je fus ce scélérat.
 D'un seul coup, j'atteignis le fond du précipice.
 Le châtement fut prompt. L'inflexible justice,
 Par un sévère arrêt, m'exila pour vingt ans,
 Sur ces rochers affreux, sur ces sables brûlants
 Où, quinze ans, j'ai souffert ; et, mystère terrible !
 Sans remords de mon crime !... O désespoir horrible !
 Si j'avais eu la foi, dans un vrai repentir,
 J'eusse trouvé la paix. Le Christ ne peut mentir :
 Quand il peint le prodige accueilli par son père,
 Il s'adresse au coupable, et sa voix dit : Espère !
 Mais j'ignorais alors ces grandes vérités :
 On me les dépeignait erreur, absurdités ;
 Mon trop crédule esprit aveuglé dès l'enfance,
 Dans mon doute cruel, me laissait sans défense.
 Me résigner ? Jamais. J'apprenais à haïr,
 Je voulais me venger. D'abord, il fallait fuir :
 Pendant de bien longs jours, dans l'ombre et le silence,
 Des sbires défilants, trompant la vigilance,
 Je préparai mes plans pour quitter cet enfer.
 Un meurtre, je fus libre et gagnai le désert

Où depuis quatre mois, errant à l'aventure
 Je suis, sans trêve, en proie à la faim qui torture.
 Enfin le terme est proche, et je l'appelle, ô mort !
 Qui dois dans un instant finir mon triste sort.
 Pour moi le temps finit, l'éternité commence.
 J'implore du Très-Haut la divine clémence :
 Déplorant mes erreurs, dans un morne abandon,
 Je meurs en te criant : " Mon Dieu, grâce, pardon ! "

J. Perrin

A LA VEILLÉE

— Voyons, père Beaudin, racontez-nous une de ces histoires canadiennes, comme vous en savez tant ! Si vous croyez être venu à la veillée chez nous, simplement pour vous croiser les bras et écouter les autres chanter et bavasser, vous vous trompez beaucoup. Allons, dépêchez-vous d'allumer votre pipe et de nous trouver quelque farce bien fine : tout le monde est prêt à vous écouter.

Et sur cette invitation, assez familière pour montrer que le personnage ainsi interpellé était l'ami de tous, celui-ci se prépara à s'exécuter, de très bonne grâce d'ailleurs.

— Ah ! comme cela, commença-t-il, on les trouve intéressantes, après tout, mes histoires, et malgré qu'on me fasse passer pour un peu hâbleur, on prend encore un certain plaisir à m'entendre raconter mes menteries. Eh bien ! écoutez un brin que je vous en dise une fameuse aventure, et une vraie celle-là !

On rit bien un peu à cette affirmation, faite d'un air tout-à-fait sérieux, mais on n'en rapprocha pas moins ses chaises autour du poêle qui rouflait d'un air tout à fait engageant, et, tout le monde ayant ainsi pris ses dispositions, on se prépara à ne pas perdre un mot de l'histoire véridique du père Beaudin.

— Je ne sais pas comment les choses se passent dans la vieille France, monsieur de T..., mais en Canada, les jeunes gens d'une paroisse ou d'un village n'aiment guère voir les "gars" des "places" voisines, venir faire l'amour aux filles qu'ils ont chez eux. Je suppose bien qu'il en doit être de même chez vous, car c'est si naturel !

Tout cela c'est pour vous dire que dans le village de Saint-Chrysostome, que vous connaissez bien tous puisque c'est votre paroisse, il y avait une fois un gars, qui s'en allait souvent—ma foi, plus souvent qu'à son tour, peut-être—voir une "beauté" de la ville voisine, Saint-Remi. Et ma foi, comme, il faut bien le dire, nos jeunessees sont pas mal "smarteres," celui dont je vous parle avait réussi à se faire tout à fait bien voir de la "créature" en question. Vous pensez bien que je ne vous dirai pas les noms, parce qu'il y a des personnes que ça offusquerait peut-être. Cependant, comme on raconte toujours mieux avec des noms, nous allons supposer que le fameux gars de votre village s'appelait Eloi Perrin, et la fille,—ma foi la fille, appelez-la Sidonie ou Clara, ça m'est égal.

Toujours est-il qu'un soir il y avait une grande danse à Saint-Remi, justement chez le père de la "blonde" à Eloi Perrin, et comme de raison, notre amoureux y avait été invité par qui vous savez. Voilà donc notre individu tout joyeux qui, dès trois jours à l'avance, se prépare à arranger son cutter, soigne son cheval, va au village se procurer tout ce qu'il y a de plus beau en fait de cravate et de col de chemise chez le vieux Stewart. Bref, quand il se disposa à partir, le jour de la fête, il était bien le plus beau garçon et le plus "smart" qu'on eût jamais vu.

Puis le voilà qui embarque dans sa voiture, bien équipé et fier comme un paon, et patapoum, patapoum, en route, au rendez-vous d'amour ! Vous pouvez bien être sûrs, tous tant que vous êtes, que ça ne lui prit pas longtemps pour franchir les seize milles qui le séparaient de chez son futur beau-père. Inutile, par conséquent, d'ajouter qu'il arriva là de bonne heure, juste à temps pour se mettre à table. Il mit son cheval à l'écurie, comme de juste, et rentra à la maison. J'ai oublié de vous dire que c'était en hiver,

mais ça ne fait pas grand'chose à l'affaire. Seulement, comme en été on n'a pas le temps de faire des danses, c'est tout naturel que notre histoire ait lieu dans le temps des neiges.

Après avoir souhaité le bonjour à tout le monde, serré la main de sa "blonde", et lui avoir lancé un coup d'œil qui en disait plus long qu'un speech anglais, le voilà qui, sur l'invitation du maître de la maison, prend sa place à table, comme de raison aux côtés de sa promise. Elle en était fameusement contente, allez !

Bien sûr, vous ne vous attendez pas à ce que je vous dise ce qu'il y avait à manger et à boire, ni combien Eloi Perrin but de tasses de thé, ni combien de petites bouchées Sidonie ou Clara avala... de travers, en regardant son amoureux à la dérobée et en voulant lui sourire la bouche pleine ! Tout ça ne vous intéresserait que passablement. Aussi nous passerons rapidement sur les petits événements du repas pour en arriver tout de suite à la partie la plus intéressante de notre histoire, je veux dire—la danse. A peine eut-on fini de souper, qu'on enleva la table et tout ce qui encombrait la salle où l'on devait "sauter" ; vous pensez bien que ça ne prit pas deux heures.

Puis les invité commencèrent à arriver les uns après les autres : là, mes gars, il y en avait de belles filles ! Là, mes filles, il y en avait de beaux gars ! Tout Saint-Remi s'était fait représenter, car le père de Sidonie—décidément je préfère l'appeler Sidonie—était diablement bien considéré dans la ville. Pour le sûr, il y avait bien là plus de quarante couples prêts à entrer en danse, et vous pouvez m'en croire, on entra bientôt effectivement en danse. Là, on en dansa des carrés !...

Et puis, de temps en temps, Eloi Perrin et Sidonie trouvaient moyen de se retrouver seuls dans quelque petit coin et de se parler un peu de leurs amours—bien bas,—à l'oreille : ou bien, lorsqu'ils dansaient ensemble, rien ne s'opposait à ce qu'ils se disent quelques mots tendres. Je suis même bien certain qu'ils ne furent pas sans s'embrasser quelques petits coups derrière une porte ou un "side-board."

Où, mes amis, on dansa avec entrain ! Je n'y étais pas, mais à ce qu'on m'en a dit, il paraît qu'on n'avait jamais vu une si belle danse. Et, ma foi, de l'avis de tout le monde, les meilleurs danseurs, c'étaient encore Eloi Perrin et sa Sidonie. Je vous garantis que lorsqu'ils dansaient ensemble c'était un vrai plaisir de les regarder tourner ! Quand je vous dis que l'amour fait faire bien des choses qu'on ne ferait pas si on n'aimait pas !

Je ne sais pas si c'est cela qui rendit les autres "gars" jaloux, mais ce qui est certain, c'est que lorsque notre Eloi s'en alla à l'écurie pour voir un peu à son cheval, au milieu de la nuit, un spectacle tout à fait inattendu s'offrit à ses regards.

Figurez-vous que son cheval avait changé de mine du tout au tout. Un malin quelconque—un envieux bien sûr—s'était avisé de lui tondre complètement la queue et la crinière. D'abord le pauvre garçon se dit qu'il avait dû se tromper, et que ce n'était bien sûr pas son "bidet" qu'il avait là sous les yeux : même pour s'assurer, il parcourut toutes les autres stalles, mais force lui fut, à la fin des fins, de reconnaître qu'on lui avait joué un mauvais tour. D'abord il se demanda pourquoi on lui avait fait cela : il n'avait pas un ennemi à Saint-Remi, du moins il ne s'en connaissait pas un seul ! Était-ce donc parce que lui, "gars" de Saint-Chrysostome, venait voir une fille d'un autre village que le sien ? A peine se fût-il arrêté à cette pensée, qu'il ne douta plus que c'était cette raison qui avait été la cause de la vilaine farce qu'on lui avait jouée.

— Ah ! oui, se dit-il, on veut me faire comprendre que je suis mal venu à venir faire la cour à la fille de maître X..., (ma foi, je ne me rappelle plus son nom.) Eh bien ! attendez un peu, mes amis, vous allez voir si le petit Eloi Perrin est aussi bête que vous le pensez ! Aussitôt dit, aussitôt fait.

A H de Trémaudan

(La fin au prochain numéro)



*Ils sont les bois dormants auprès des fiots tranquilles,
Les bois silencieux, moussus et parfumés
Les bois qui vous sont chers, les bois où vous aimez
Vous reposer souvent de parcourir les viles.*

Albert Gervais

TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR

(Voir gravure)

Nous consacrons, dans ce numéro, une page au dernier épisode d'un fait d'armes dont l'histoire enregistrera le souvenir héroïque.

L'amiral espagnol Cervera, enfermé dans la baie de Santiago, bravait depuis longtemps les efforts des Américains. Il avait reçu l'ordre de rester immobile, il obéissait, alors qu'il eût préféré se présenter devant l'ennemi.

Ces jours derniers, Cervera reçut l'ordre de sortir à tout prix de la baie, où il était menacé d'être pris entre deux feux, à la suite des succès des troupes américaines sur terre.

Dès que la flotte espagnole se fut mise en mouve-

ment, les navires américains ouvrirent le feu, et quand elle fut sortie, la suivirent pendant une heure ou deux dans sa course vers l'Ouest, faisant pleuvoir sur elle une grêle de projectiles qui perçaient les coques d'acier, ouvraient de larges voies d'eau et inondaient de sang le pont des navires.

En aucun moment, les Espagnols n'ont paru vouloir renoncer à combattre. Ils n'ont jamais amené leur pavillon, même quand leurs navires ont commencé à sombrer et quand d'épais nuages de fumée ont montré qu'ils étaient en feu.

Les équipages ont alors quitté leurs vaisseaux et, avec l'aide d'embarcations envoyées par les navires américains, ont gagné la terre de leur mieux.

Une fois débarqués, les marins espagnols se sont confiés à la discrétion de leurs vainqueurs, qui ont

débarqué un détachement pour protéger les prisonniers contre les bandes cubaines embusquées dans la brousse aux flancs de la colline.

Deux heures après que le premier navire espagnol eut quitté le port, trois croiseurs et deux contre-torpilleurs gisaient à la côte, à dix ou quinze milles à l'ouest du fort Morro. Tous ces navires étaient en pièces. Les flammes et la fumée s'échappant de leurs flancs couvraient le rivage d'un brouillard épais visible à quatre milles.

La vaillance des fils de la noble Espagne a arraché des cris d'admiration à leurs ennemis. Donnons le récit du capitaine du vaisseau américain, l'*Iowa*, qui fit recueillir les marins qui brûlaient vifs sur le navire espagnol l'*Viscaya*, incendié :

Les Espagnols étaient absolument nus. Les uns avaient eu les jambes emportées par les obus, les autres étaient horriblement mutilés, et le fond de nos embarcations fut bientôt recouvert d'une nappe de sang.

J'ai assisté, continue le capitaine, à des scènes incroyables d'héroïsme, de discipline et de dévouement de la part des Espagnols.

Un marin du *Viscaya* avait le bras gauche déchi-queté ; il ne restait plus que quelques fragments retenus à l'épaule par un petit morceau de peau.

Cet homme grimpa dans notre embarcation sans être aidé, et, une fois entré, il se redressa et nous fit le salut militaire aussi froidement que s'il se fût agi d'une visite de cérémonie.

Nous hissâmes ensuite à bord un autre marin espagnol, dont la jambe avait été emportée. Pas une plainte, pas un cri de souffrance ne s'échappa de ses lèvres.

Nous avons recueilli deux cent soixante-douze Espagnols sur l'*Iowa*, et le pont du navire, qui était d'habitude blanc, était devenu rouge de sang.

Il en était de même sur le pont du *Gloucester* et du *Harvard*. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire d'exemple de courage et d'élan comparable à celui donné par l'amiral Cervera.

L'amiral Cervera, blessé au bras, demeura jusqu'au dernier moment sur son navire, tenant tête à l'ennemi. Il fut recueilli par une chaloupe américaine et conduit, sur sa demande, à bord du *Gloucester*.

Il fut reçu, à la coupée du *Gloucester*, par le commandant de ce navire, qui lui dit en lui serrant la main : "Je vous félicite, monsieur, d'avoir livré le plus vaillant combat qu'on ait jamais vu sur mer."

Les marins américains ont salué les héros de Santiago par des hurrahs frénétiques.

CONTRECEUR

(Voir gravure)

Le vénérable monsieur le curé Dequoy a fêté, les 27 et 28 juillet dernier, son cinquantième anniversaire de prêtrise.

Toute la paroisse s'est jointe à lui pour remercier Dieu du bien que ce bon pasteur a fait jusqu'ici, pour prier Dieu de lui accorder longues années encore afin de lui permettre d'accomplir d'autre bien.

Non seulement le peuple a pris part à la joie du vénéré jubilaire ; mais encore, les princes de l'Eglise ont voulu applaudir aux efforts du modeste prêtre.

LL. GG. les archevêques d'Ottawa et de Montréal et l'évêque de Saint-Hyacinthe, ont joint leurs bénédictions d'apôtres aux acclamations, aux élans de reconnaissance des paroissiens de Contreccœur.

Les fêtes furent splendides : fêtes de nuit, illuminations, feu d'artifice, rien ne manqua.

Des discours pleins d'accents émus, des poésies pleines de nobles sentiments, furent lus ou dits au vénérable prêtre.

Qu'il veuille bien recevoir nos plus humbles mais très sincères félicitations, et que Dieu lui donne de longs jours encore, pour le bonheur du peuple qui lui est confié.

F. DE THERMES.

Dans notre dernier numéro, à la page 215, 2me colonne, première ligne du quatrième paragraphe, il faut lire : Les anciens élèves du collège de Saint-Césaire "...

LES LUCIOLES

A mademoiselle L. F.

*Dans le sombre velours de la voûte des soirs
La lune est immobile, éblouissante et ronde,
Projetant ses reflets blanchâtres sur le monde,
D'où montent des senteurs grisantes d'encensoirs.*

*Frêles coutures d'or sur de longs voiles noirs,
Les insectes porteurs de clarté brève et blonde,
Viennent illuminer la céleste rotonde,
Quand les oiseaux du jour dorment sur leurs perchoirs.*

*Brillant, luisant, volant dans les campagnes vierges,
Esprits aériens, ou milliards de cierges,
Que chaque soir regarde éteindre et revenir ;*

*Que de fois j'ai cru voir, dans l'oubli de mon rêve,
Voltiger hâtivement, cherchant leurs nids sans trêve,
Les amours de jadis et ceux de l'avenir.*

HECTOR DEMERS.

LA CHASSE A L'HOMME

Cet été-là — je parle de 1855 — la population du village qui devint plus tard la ville de Lévis, vécut dans une alerte continuelle.

Il fut même un temps où l'on put craindre que les citoyens affolés ne se portassent aux plus regrettables extrémités.

Voici ce qui avait donné lieu à cette exaspération insolite dans un milieu d'ordinaire très paisible.

Un après-midi du commencement de juin, les habitants des environs de l'église Notre-Dame entendirent crier : *Au feu !* et les grondements sinistres du tocsin portèrent l'alarme à plus d'un mille à la ronde.

On accourait de tous les points à la fois.

— Où est le feu ? demandait-on.

— A l'église ! C'est l'église qui brûle...

En effet, une épaisse fumée s'échappait par la fenêtre ouverte de l'une des sacristies latérales — celle qui servait de vestiaire aux enfants de chœur et aux chantres.

A cette époque, Lévis n'ayant pas de pompes à incendie, une organisation de pompiers avait paru superflue, et le public s'y trouvait complètement désarmé devant la possibilité d'un désastre.

Néanmoins, comme il est des hommes de cœur partout, de hardis jeunes gens pénétrèrent dans l'église ; et, grâce à leurs efforts, l'édifice — alors tout récemment construit — fut heureusement sauvé de la destruction.

Le feu avait pris en plein jour, dans une armoire à surplis : on en conclut naturellement qu'il ne pouvait être que l'œuvre d'un incendiaire.

Le doute ne fut plus permis, lorsque, deux jours après, le feu se déclara de nouveau dans l'église.

Il avait été allumé, cette fois, à deux endroits simultanément : sous l'un des autels, et au fond d'une stalle, dans le jubé de l'orgue.

Comme la première fois, le commencement d'incendie n'eut pas de suites sérieuses, matériellement parlant. Mais on conçoit sans peine dans quelle stupéfaction cette nouvelle tentative criminelle jeta la population de l'endroit.

On improvisa une espèce d'enquête : mais les plus habiles investigations restèrent sans résultat. Personne n'avait été vu. Rien de suspect n'avait été remarqué. Pas un indice, pas un soupçon, rien !

Il y avait pourtant là un incendiaire en chair et en os, c'était évident ; mais quel était le coupable ? Quel était surtout le mobile du crime ? On se perdait en conjectures.

Il va sans dire que des gardiens furent installés en permanence dans l'église, — ce qui rendit impossible tout attentat du même genre, au moins de ce côté.

Les gens commençaient à respirer, lorsqu'un soir le tocsin retentit de nouveau.

On se précipite au dehors. Le ciel était tout rose, et une grande lueur rousse éclatait du côté de Saint-Joseph. C'était l'écurie d'un nommé Ignace Bourget qui flambait comme une torche.

On sait la curiosité que provoque un incendie à la

campagne. En un instant, le chemin conduisant à Saint-Joseph fut couvert de piétons qui hâtaient le pas, ou plutôt couraient à toutes jambes vers le théâtre de l'accident.

Point de sauvetage à opérer, cependant. Tout ce qu'on put faire fut de protéger les constructions avoisnantes, à l'aide de draps, de couvertures et de tapis trempés dans l'eau.

Mais à peine les flammes commençaient-elles à céder devant les efforts des travailleurs, et surtout devant le manque d'aliments à dévorer, qu'une nouvelle clameur se fit entendre.

Un autre incendie venait de se déclarer du côté de Notre-Dame.

C'était la grange d'un nommé Hallé, qui brûlait sur les hauteurs où s'étend aujourd'hui la paroisse de Saint-David.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais été témoin de semblables choses.

Et ce ne fut pas tout.

Trois jours plus tard, la remise d'un charretier, aux environs de la gare du Grand-Tronc, était réduite en cendres dans des circonstances tout aussi suspectes.

On ne parlait plus que de cette épidémie d'un nouveau genre, qui loin de décroître, prenait au contraire de nouvelles proportions tous les jours.

A chaque soleil que Dieu amenait, on signalait de nouvelles tentatives de destruction. Dans les dépendances extérieures surtout, sous les hangars, dans les fenils, derrière les cordes de bois, les piles de planches ou de madriers, à chaque instant, la nuit, on voyait jaillir une lueur ou monter une petite fumée. C'était le feu !

Tout au moins découvrait-on de petits paquets de paille roussie, de légers amas de copeaux que la flamme avait noircis, avec quelques boîtes d'allumettes flambées.

Le tocsin nous éveillait presque toutes les nuits.

Une des pompes à incendie de Québec avait été laissée en permanence de notre côté du fleuve.

Tout le monde faisait la patrouille autour des bâtiments.

Nul besoin de dire que c'était là une fête pour nous, gamins de quinze à seize ans. Nous voir armés de pied en cap avec des sabres, des fusils, des pistolets, arpenter le trottoir et rôder autour des maisons, circonstances et dépendances, c'était, on en conviendra, une aubaine inespérée.

Jamais nous n'avions encore eu à jouer un rôle de cette importance, la nuit surtout.

Nous n'avions même jamais rien rêvé de pareil ; et maints des nôtres n'étaient pas loin d'en savoir un certain gré au mystérieux incendiaire.

A la longue, cependant — tant il est vrai que les plus belles choses ont leur mauvais côté — ces factions nocturnes, trop nombreuses et trop prolongées, finirent par manquer de gaieté.

D'autant plus que, souvent, le feu prenait à deux pas de nous, presque sous notre nez, comme pour narguer notre vigilance.

En général, nous faisons notre apparition à temps pour l'éteindre — ce qui démontrait, après tout, que nos services n'étaient pas absolument inutiles — mais quelquefois aussi, suivant les invariables traditions de toutes les patrouilles du monde, nous arrivions trop tard...

Alors il fallait voir pleuvoir sur nos fronts les bénédictions des propriétaires lésés, qui, sous prétexte que nos services avaient pour objet de combattre les incendies, je suppose, trouvaient tout naturel de ne nous traiter qu'à l'eau claire.

On conçoit si tout cela faisait du potin.

Personne ne pouvait mettre la main sur le misérable ; mais on n'a pas d'idée comme tout le monde — les femmes surtout — le connaissait, ou tout au moins l'avait vu quelque part et l'avait parfaitement reconnu !

Seulement, les mieux renseignés ne s'accordaient point sur le signalement de l'individu.

C'était d'abord une vieille, horriblement laide — naturellement — l'air méchant et sournois, qui portait un paquet sur son dos — des allumettes, sans aucun doute.

On ne l'avait pas précisément vue mettre le feu ; mais elle avait — nombre de gens pouvaient l'affirmer — jeté un coup d'œil de travers par-ci par-là sur les granges, sur les appentis, sur les remises, sur les bûchers, sur les maisons en construction... Qu'exiger de plus ?

D'autres, bien informés aussi, prétendaient, au contraire, que c'était un vagabond inconnu, tout noir, avec une figure de meurtrier et des yeux... des yeux... qui vous figeaient le sang dans les veines.

Pas l'ombre d'un doute pour celui-là. Il était entré chez un épicier, avait acheté quelques biscuits, et le commis lui ayant dit :

— Il fait chaud, n'est-ce pas ?

Il avait répondu :

— En effet, mais il pourrait bien faire encore plus chaud demain.

Or, le lendemain, un des *sheus* du Grand-Tronc avait brûlé. C'était bien la preuve, comme on voit...

Et ainsi de suite.

Il est vrai qu'il ne manquait point de gens un peu moins crédules, qui ne se laissaient point bernier par toutes ces histoires à dormir debout.

Suivant ces derniers, c'était tout simplement la colère divine, punissant les citoyens qui faisaient des démarches auprès du gouvernement pour ériger la Pointe-Lévis en municipalité de ville. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Il n'y avait pas à en douter, du reste : on avait trouvé un morceau de soufre dans la cour à Jacques Jobin, qui avait "passé par les maisons" pour faire signer les requêtes.

Ajoutez que Joe Bisson, en revenant de Saint-Henri, à deux heures du matin, la veille du jour où le feu s'était déclaré dans l'église, avait aperçu dans le ciel une drôle de lueur qui avait la forme d'un V.

Allez donc nier l'évidence !

Quoi qu'il en fût, la consternation publique ne diminuait pas, et les mystérieux incendies n'en continuaient pas moins leurs ravages.

Un dimanche, le curé ordonna des prières publiques.

A l'issue des vêpres, un enfant accourut avec une nouvelle : il avait vu un homme de mauvaise mine se diriger, avec une boîte d'allumettes, vers un petit hangar appartenant à Thomas Demers. En apercevant l'enfant, l'inconnu avait rebroussé chemin, et s'était enfoncé dans le "bois des Guenettes".

Nul doute, cette fois, on tenait l'infâme.

Il n'y eut qu'un cri de rage. Hommes, femmes et enfants, tous s'armèrent de bâtons, de tisonniers, de pierres ; et la chasse à l'homme commença.

Il serait trop long de raconter les péripéties de cette course folle à travers champs, où, durant plus de deux heures, les aboiements des chiens se mêlèrent aux cris de vengeance des trois ou quatre cents peronnnes engagées dans la poursuite du malfaiteur qu'on guettait depuis si longtemps.

Enfin, les acclamations de triomphe se firent entendre.

Traqué comme une bête fauve, cerné de toutes parts, épuisé par la course, à bout d'haleine, livide de terreur, le fugitif était tombé à genoux les mains jointes, et demandait grâce dans une langue inconnue.

— Une corde ! une corde ! criait-on autour de lui.

Parole d'honneur, si l'objet se fût trouvé là sous la main, je crois qu'un cadavre se serait balancé à quelque branche d'arbre, moins de cinq minutes après cette singulière capture.

Heureusement qu'il ne se trouva que de la ficelle — des cordes de toupie, le *vide mecum* de tous les gamins de cette époque — qui servit à ligoter le prisonnier, lequel pliait le dos sous les huées, tâchant d'éviter les bourrades et même les soufflets de la marmaille, qui formait la majeure partie de cette populace exaspérée.

— Chez le juge de paix ! crièrent les plus sages.

— A la justice ! à la justice ! appuyèrent les autres. Et la procession se mit en marche.

Sur une distance de trois milles au moins, le pauvre diable déambula, ou plutôt clopina entre deux forts à bras qui lui tenaient la poigne au collet, suant, geignant, trébuchant sous la bousculade, et tremblant

comme une feuille sous la tempête d'invectives et de vociférations qui le suivait.

Enfin, on arriva chez le juge de paix — M. Louis Carrier qui fut le premier maire de Lévis — et l'interrogatoire commença, grâce aux services d'un interprète qui se rencontra dans une famille anglaise de l'endroit.

Hélas ! nous avons fait buisson creux, ou tout au moins, nous avons mis la main sur un innocent. Le prévenu n'était qu'un pauvre matelot déserteur, échappé d'un navire norvégien en rade de Québec.

Il s'était imaginé qu'on le poursuivait pour le livrer à son capitaine.

Quand il se vit libre, sa joie fut exubérante. Il nous serrait les mains, et semblait ne savoir que baragouiner pour nous remercier.

Franchement, c'était bien le cas ou jamais de répondre : Il n'y a pas de quoi !

Le lendemain était le 13 juillet 1855 ; et la *Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre français qui eût visité le Saint-Laurent depuis la cession du pays à l'Angleterre, jetait l'ancre dans notre port aux acclamations de tout un peuple.

Cela fit diversion pour quelques jours. Mais un soir la leur fatale éclata de nouveau, et la foule se rua comme à l'ordinaire, vers le lieu du sinistre. La grange de Thomas Fraser était en feu.

Cette grange occupait un des sites les plus pittoresques de Lévis, couronnant cette pointe de rocher contourné par la "côte à Bégin", seule route qui conduisait du fleuve aux hauteurs de Bienville.

Point d'endroit plus avantageusement situé pour permettre à l'instinct destructeur d'un incendiaire tout le déploiement de majesté sauvage que doit ambitionner le crime, quand il n'est pas l'œuvre d'un criminel vulgaire.

Décidément, le nôtre — s'il faut en juger par la brillante féerie dont il se paya le luxe ce soir-là — était un artiste ; et les habitants de Québec durent avoir sous les yeux un spectacle dont ils se souviendraient encore, s'ils n'étaient pas un peu gâtés sous le rapport des conflagrations.

De notre côté, comme on commençait à se blaser, nous regardions assez froidement monter vers le ciel les grandes spirales de flammes et de fumée qui allaient se réverbérer au loin dans les eaux du fleuve au bénéfice des Québécois, des habitants de Beaufort et des "sorciers" de l'Île d'Orléans.

Tout à coup une vaste exclamation retentit :

— Les Français ! les Français !...

Cinq ou six longs canots chargés d'hommes s'étaient détachés des ilans de la corvette, avaient pris terre dans ce que nous appelions "l'anse à Beaulieu", et les hardis marins de la France gravissaient la côte au pas de course, avec une petite pompe, des boyaux, des seaux, des grappins et des haches d'abordage.

Et à l'œuvre !...

Ce fut une scène magnifique. Il fallait voir travailler ces braves gens ! On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer : leur courage, leur discipline ou leur intelligence.

La grange n'en fut pas moins rasée de fond en comble, mais l'incendie fut maîtrisé et restreint de telle sorte que le voisinage — menacé d'abord — fut préservé de tout dommages.

Le dévouement des marins français ne resta pas sans récompense.

La reconnaissance d'un vieux richard de l'endroit — un de ceux qui avaient eu le plus de crainte pour leurs propriétés — se manifesta sur le champ.

Je ne nommerai pas ce noble enfant du pays, de peur de suggérer aux citoyens de ma ville natale l'idée dispendieuse de lui élever une statue de bronze.

— Sapristi ! sapristi ! dit-il, y a-t-il moyen de voir quelque chose de plus beau ? On ne peut pas laisser passer cela comme ça. Ces braves gens ne retourneront pas à bord sans qu'on leur ait servi quelque chose pour les rafraîchir !...

Un tremblement de terre n'aurait pas plus surpris ceux qui l'entendirent ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence ; le vieux allait se fendre, de son propre chef, et sérieusement.

La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre, et chacun accourut pour être témoin du miracle. On parlait des noces de Cana.

Quelques minutes après, les invités se massaient dans la cuisine du généreux citoyen, qui leur offrait à chacun, de ses propres mains, le contenu d'un gobelet de ferblanc, en leur disant d'une voix émue :

— Je m'en vas vous servir moi-même ; vous méritez ben ça. Buvez, buvez, nos gens ! Ça vous fera pas mal ; c'est de la bonne eau de *ressource* ; vous n'avez pas souvent d'eau si fraîche dans le voyage !

Est-il besoin d'ajouter, qu'après avoir été témoins d'une pareille largesse, les spectateurs ne se séparèrent pas sans pousser quelques hourras en l'honneur de l'étonnant amphytrion.

Quant aux marins français, ils s'en retournèrent à leur vaisseau sans murmurer, mais surtout... sans trébucher.

La seule remarque que j'entendis faire, fut celle d'un mousse qui disait :

— Nom d'un chien ! ils ne sont pas près d'en avoir, des incendies, après ce déluge-là !

Le plus drôle, c'est que le petit matelot disait vrai. Ce fut le dernier incendie qui affligéait Lévis pour des années.

Quel était l'incendiaire ? me demandez-vous.

On ne l'a jamais su d'une façon certaine. Seulement, quelques mois après ces événements, il transpira une singulière histoire.

On prétendit qu'un très respectable citoyen de Lévis, un dimanche soir, avait surpris son neveu — jeune homme de bonne famille et d'une réputation intacte — en train d'allumer mystérieusement un peu de paille dans la propre grange de son oncle.

— A la première apparence d'incendie quelque part, lui avait dit ce dernier sur un ton qui ne sentait pas le badinage, point de considérations de famille, mon gars : la justice tout simplement !

On mit le tout sur le compte d'une monomanie.

C'est assez plausible ; mais plusieurs inclinent encore à croire que, si tout rentra dans l'ordre après l'incendie de la grange de Thomas Fraser, il faut l'attribuer à la prédiction du petit mousse de la *Capricieuse*.

Louis Frichette

SOURIRE ET LARMES

A. M. et Mme J.-E. Côté, Lévis.

Ceux-là seuls qui ont eu le bonheur d'être entourés des soins vigilants d'un père et d'une mère, ont pu apprécier toute la tendresse que renferment ces deux cœurs, tendresse qui déborde à chaque instant, et qui se dévoile dans les moindres détails. En voulez-vous un exemple ? (Que le lecteur veuille bien me pardonner ce que cet article renferme de personnel).

Il y a quelques mois à peine, une sœur chérie, mère de deux amours d'enfants, m'écrivait les lignes suivantes, dans l'exubérance de sa joie :

Quand tu le pourras, écris donc quelque chose dans le journal chéri de tous, *LE MONDE ILLUSTRÉ*, à l'occasion de la première dent de Marguerite-Marie. La grosse pouponne en a deux maintenant, mais cela n'a pas été une aussi grande surprise que la première : je la faisais boire dans un petit verre et, tout à coup, crouche ! je sens une petite pointe nacrée effleurer le rebord du verre et, aussitôt de dire : "Marguerite-Marie a une dent !" Elle ne voulait pas la montrer, sa petite perle, mais je la regarde quand je veux : je force la langue rose à demeurer au fond de la bouche dorée et je regarde sa quenotte.

Comme on reconnaît bien là la maman enthousiasmée de son chérubin et qui éprouve un naïf orgueil à parler à chacun de ses petits.

Hélas ! ce matin, je recevais la lettre suivante, si navrante dans sa brièveté :

Oh ! la cruelle épreuve ! ma chère petite Marguerite-Marie, qui était si pleine de santé, est tombée malade mardi soir et elle est morte aujourd'hui, à une heure... Inutile de vous dire mon chagrin. Quand je pense au départ de ce cher petit corps, le cœur me manque... Elle sera enterrée samedi. Le chagrin de sa petite sœur Marie-Anne est grand... Mon mari est allé à son travail ce matin et il ignore la triste nouvelle.

C'est le cas de répéter : les jours se suivent et ne se ressemblent pas et le sourire ne tarde pas à faire place aux larmes.

Oui, pauvres parents, je dirai même pauvre fillette, dont le petit cœur se fond, à la pensée d'être séparée de sa mignonne sœur et qui fais déjà l'apprentissage de la douleur ; livrés à votre peine cruelle, vous ne pouvez encore songer au bonheur du petit être que le bon Dieu vous a enlevé pour le placer dans son paradis où l'on ne souffre plus, où l'on ne pleure plus, où les chérubins n'ont d'autre occupation que de chanter les louanges du Créateur, en tressant des couronnes dont votre Marguerite sera le plus beau fleuron pour en parer le front des auteurs de leurs jours, à l'instant solennel où ils leur seront réunis à jamais.

MARIE AYMONG.

L'HON. M. EVANTUREL

Si le Parlement local d'Ontario n'a pas beaucoup de Canadiens-français dans son sein, la qualité compense amplement la quantité.

Nos lecteurs se souviennent que l'hon. M. Evanturel, député de Prescott, avait été choisi, par la Chambre de Toronto, comme orateur : de nouvelles élections ont eu lieu ; et, malgré un changement d'orientation politique en cette Chambre, tous les



L'HON. F.-E.-A. EVANTUREL

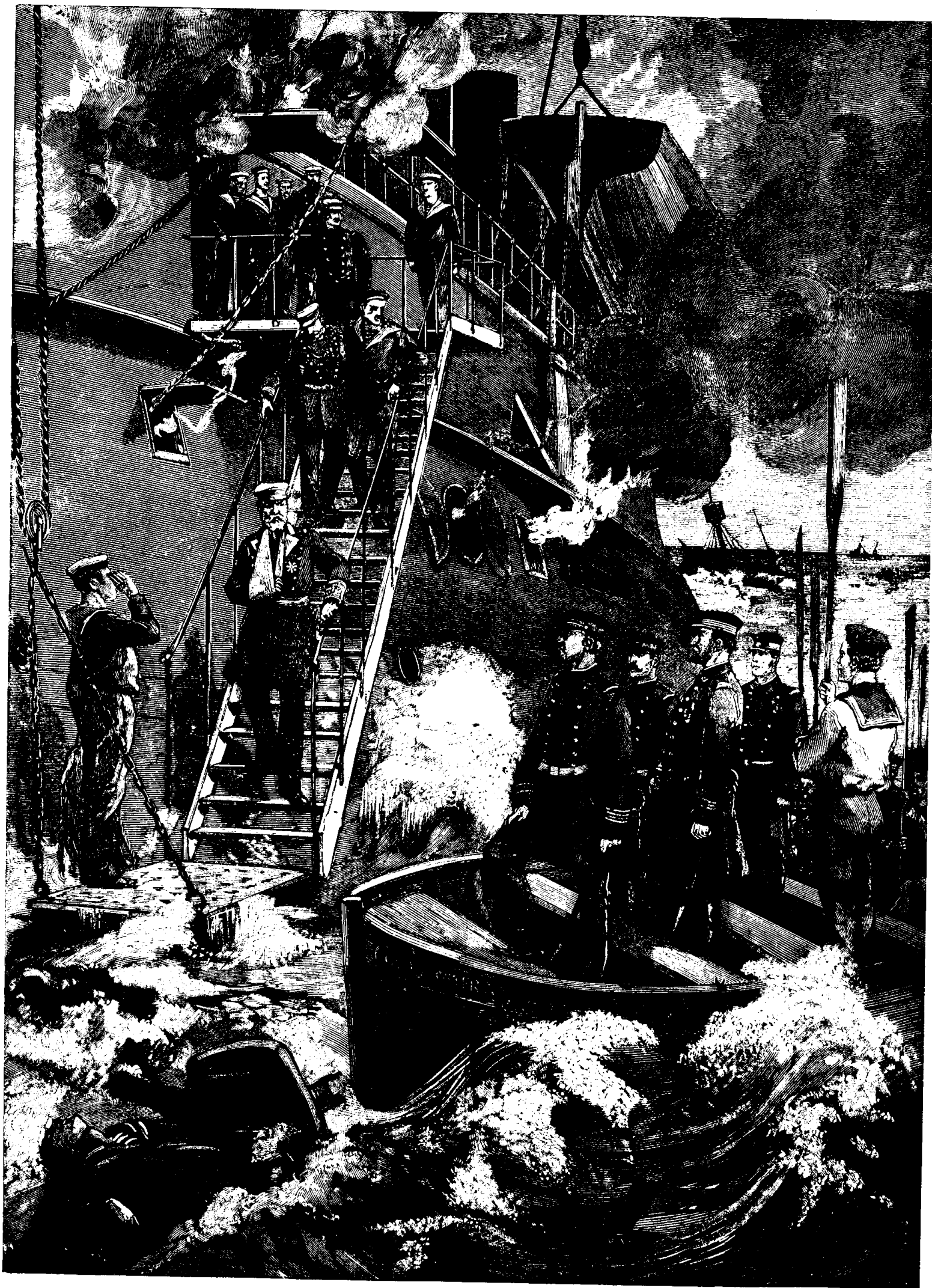
députés ont été d'accord pour continuer leur confiance à notre éminent compatriote.

Voilà pourquoi — fait presque sans précédent — l'hon. M. Evanturel est encore orateur. Aussi, l'en félicitons-nous de tout cœur, lui souhaitant de faire bientôt partie du ministère. Ce serait la juste récompense de son dévouement à la chose publique et aux intérêts des humbles et des faibles.

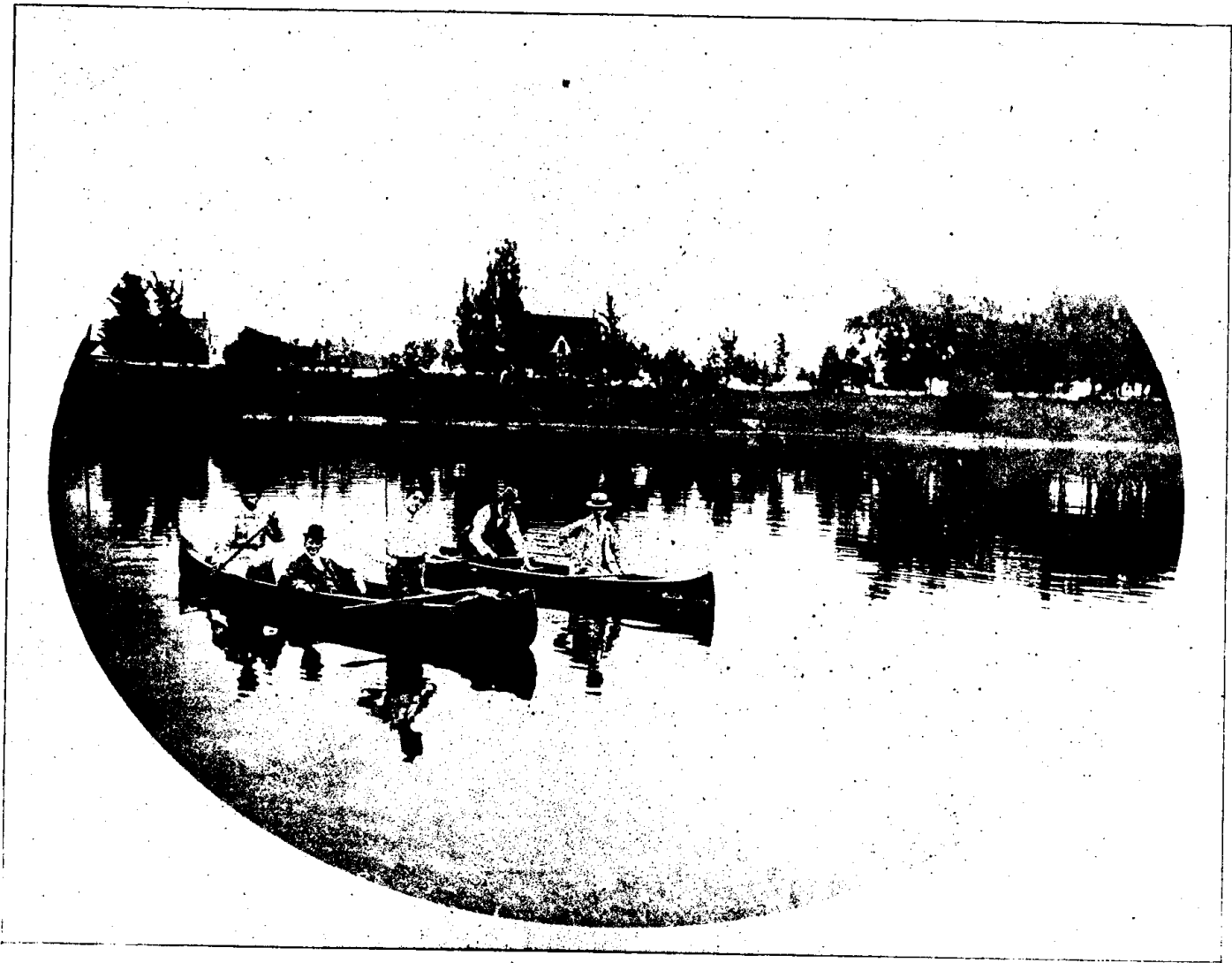
LA MORALE DE L'ONCLE SAM

Cid ! disait l'oncle Sam : "Cuba nous est utile, Ta valeur, il est vrai, pourrait nous dépasser, Mais notre roi Dollar sera le plus habile De principes gênants pourquoi s'embarrasser ?"

EDITH VASSEUR.



LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — L'amiral Cervera et ses officiers se rendant aux Américains



SAINT-HYACINTHE.—Sur la rivière Yamaska



M. l'abbé Dequoy

Mgr DeCelles

Photos J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

CONTRECŒUR.—Groupe des invités aux noces d'or de M. l'abbé Dequoy

LA MORT DES FLEURS

*J'ai pleuré sur la mort des lis,
J'ai pleuré sur la mort des roses.
N'auront-ils pas d'apothéoses,
Tous ces bonheurs ensevelis ?*

*Quand, pour des espoirs grandioses,
Tous ceux que la mort a pâlis
Quitteront leurs frêbres lits,
Que deviendront les fleurs écloses ?*

*Par l'âme nos corps ennoblis
Subiront des métamorphoses.
Pourtant nos lèvres seront closes,
Et clos nos yeux dans les oublis.*

*Les fleurs, hélas ! pour quelles causes
Voient-elles à jamais salis
Leurs pétales blancs, si jolis ?
Qui donc nierait l'âme des choses ?*

*Si les calices embellis
S'ouvrent de joie aux matins roses,
N'ont-ils pas aussi leurs nécroses
Quand le soir se glisse en leurs plis ?*

*Et pour les tendres virtuoses
Qui leur parlent en gazouillis,
N'ont-ils pas des airs recueillis
Qui semblent d'amoureuses poses ?*

*Vos destins, fleurs, sont donc remplis
Par la loi des métépsycoses,
Puisque tant d'âmes sont encloses
Pour des rêves inaccomplis ?*

*Voilà pourquoi, les soirs moroses,
Aux rayons du jour affaiblis,
Je pleure sur la mort des lis,
Je pleure sur la mort des roses.*

SULLIAN COLLIN.

LÉGENDE D'Auvergne

LA PIERRE PLANTÉE

Dans la route déserte et toute blanche de neige, marche, à travers les rafales du vent, une femme voilée qui ressemble à un fantôme. Elle ne laisse derrière elle dans la neige aucune trace de son passage, et le vent qui fait gémir les arbres ne soulève même pas les vêtements qui la couvrent.

C'est une nuit horrible : dans le lointain retentissent, lugubres, des hurlements de loups affamés. Le fantôme s'avance toujours d'une marche régulière, mais rapide. Enfin, dans l'obscurité percent quelques lumières indécises et pâles, au milieu d'une masse serrée de petites chaumières enfouies dans la neige, et de temps en temps, parmi l'apaisement momentané du vent, on distingue les notes aiguës, stridentes, d'un cornet à piston.

La forme blanche s'arrête, les bras tendus en avant, les yeux fixes et brillants.

—C'est là, dit la voix, c'est là qu'il est, lui, le fiancé parjure qui a broyé mon cœur et m'a tuée.

Puis elle reprit sa marche, tandis que le vent sifflait et que la neige recommençait à tomber à gros flocons. Elle arriva dans le village, devant une maison blanche, presque neuve, d'où sortaient des bruits de voix et de verres que l'on choque. On dansait et on chantait : par moments des enfants criaient : " Vivent les mariés ! vivent les mariés ! "

Elle voyait tout cela à travers une fenêtre entr'ouverte, son fiancé tenant dans ses bras une jeune fille brune et riieuse, l'embrassant avec un gros rire sur ses lèvres roses et sur ses cheveux noirs ; et les voix d'enfants criaient toujours : " Vivent les mariés ! " et le piston lançait dans la salle, bruyamment, les premières notes d'une valse entraînant.

Soudain le piston se tut, tout le monde s'arrêta et se tourna vers la porte ; la forme blanche venait d'entrer sans prononcer un mot ; ou lui offrit un siège près du foyer. Elle remercia : ses vêtements n'étaient pas humides, ses mains ne tremblaient pas de froid.

C'était étrange, car la neige tombait épaisse dehors, car le vent soufflait terriblement et les vêtements de l'étrangère étaient minces et légers.

Les jeunes paysans s'étaient approchés d'elle, curieux : mais d'un geste hautain elle les repoussa.

Au bout d'un moment la fête recommençait, et le jeune marié, qui n'avait prêté à la nouvelle venue qu'une attention médiocre, saisissait dans ses bras celle qu'il épousait et se précipitait parmi les danseurs. L'étrangère avait les yeux fixés sur le jeune couple ; sa poitrine se soulevait et laissait échapper un soupir, ses mains fiévreuses s'agitaient sous son voile et tout son être trépidait.

Bientôt la valse cessa. Les jeunes mariés allèrent s'asseoir dans un coin, la main dans la main, se regardant avec amour et se disant tout bas des paroles douces qui la faisaient rougir et qui le faisaient rire.

Comme ce rire torturait l'étrangère !

—A moi aussi, il a dit les mêmes choses ; à moi il a donné les mêmes baisers. Parjure ! parjure ! parjure !

Une polka allait commencer ; alors elle se leva et s'avança vers le jeune marié qu'elle saisit par le bras.

—Comment, vous voulez danser avec moi ? C'est beaucoup d'honneur... oui, beaucoup trop d'honneur...

Il ne put que balbutier des remerciements et il enlaça la taille fine, élégante, de l'inconnue.

Elle exhalait un parfum étrange, surnaturel, qui le troublait ; elle avait des mains blanches, mais si glaciales qu'elles le faisaient frissonner. Il voulut deviner à travers son voile le visage de l'être qu'il tenait, il n'y vit que deux flammes qui brillaient menaçantes.

La polka commença, douce et légère : dans la salle flottait je ne sais quel air subtil qui semblait avoir mis sur le visage de tous une tristesse mélancolique et sereine. Le pas des danseurs se ralentit et la dernière note du cornet fut un soupir qui se perdit dans le silence de la salle.

L'étrangère avait repris sa place auprès du foyer et forcé le jeune marié à s'asseoir à son côté.

Le vieux coucou de la chambre sonna soudain minuit, avec un bruit sourd presque funèbre. La forme blanche se leva vivement, elle prit le jeune homme

par le bras et l'entraîna dehors. La foule parut voir cela sans aucun étonnement, comme si elle était habituée depuis longtemps à cette espèce de mystère.

Le vent faisait rage dans la plaine ; les arbres vermoulus craquaient avec un bruit sinistre et la neige tombait, tombait épaisse sur le sol dont elle avait fait un immense linceul.

Ils marchèrent longtemps, sans rien dire ; quand le village eut disparu au loin, l'inconnue s'arrêta et dit d'une voix rauque en serrant le bras de son compagnon :

—Parjure ! parjure !

Mais lui ne comprenait pas.

—Tu ne me reconnais pas, tu sais oublier, toi !

Et elle enleva son voile.

Il recula épouvanté, portant les mains sur ses yeux comme pour ne point voir.

—Toi ? comment, toi ! Marie ?

—Oui, moi, parjure ; moi, Marie, celle que tu as trahie et trompée ! Certes, tu ne t'attendais pas à me retrouver ici. Quand tu partis de là-bas, de chez nous, tu emportais mon cœur. Je t'avais toujours aimé, j'avais toujours cru en toi, en ta parole ; il paraît que tu n'étais rien moins qu'un misérable. Oh ! pas de protestations ! C'est inutile. Je sais tout. Tu revins dans ton pays, tu m'oubliais bientôt, tu en vis une autre, plus belle que moi, tu l'aimas, et maintenant tu l'épouses. Je t'avais écrit, tu ne me répondis pas, je compris que c'était fini. Je tombai malade, je me mourais, mes parents ne comprenaient rien à ce mal ; j'eus une agonie terrible et, au bout de quelques jours, on m'enterra, et tu apprenais ma mort avec indifférence, en haussant les épaules. Ah ! tu es surpris de me voir ici, te reprochant ta lâcheté ? Ah ! tu crois donc qu'il n'y a plus de justice, plus de Dieu, plus de remords !

Il ne comprenait pas encore. Que lui voulait-elle ?

—Tu vois la plaine, cette plaine immense ? Eh bien ! ce sera notre lit nuptial, ce sera ton linceul aussi. Tu ne devais m'épouser que moi ! Ton serment est sacré, il faut qu'il s'accomplisse !

—Viens, mon fiancé ; viens mon époux, viens t'endormir dans mes bras !

Et le jeune homme sentit se poser sur son front un baiser glacial comme la mort, tandis qu'il était saisi et entraîné sur la terre blanche.

Le lendemain, les paysans du village trouvèrent le cadavre du jeune marié dans un fossé de la route, sous un amas de neige. Ils élevèrent à cet endroit une pierre longue et blanche semblable de loin à un fantôme et à cette femme voilée qui avait frappé un soir à la porte du hameau.

L.-ANDRÉ DE RÉGIS.

Un jeune homme, demandant une position à un ministre, lui écrivait :

Je n'ai ni biens, ni rang, ni crédit, ni bureau ;

Cela s'appelle en bonne prose

Etre un zéro, mais un zéro,

Quand il est bien placé, peut valoir quelque chose.

UN VRAI DISTRAIT



Monsieur le professeur va faire son cours à l'Université.



En route il veut allumer un cigare, mais il fait du vent.



Monsieur le professeur se tourne pour éviter le vent.



Cela réussit à merveille, il continué son chemin, mais...



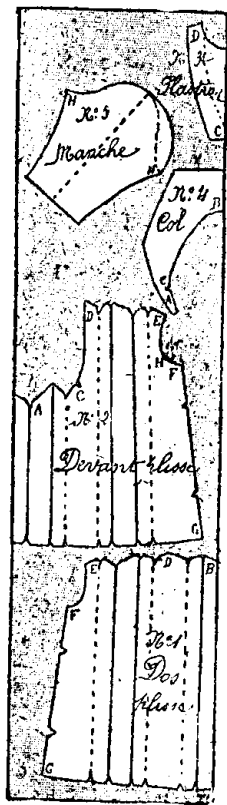
...il se trouve tout d'un coup devant sa propre maison... il avait oublié, après avoir pris du feu, de se retourner.

LA MODE

ROBE POUR ENFANT DE 4 A 6 ANS



EXPLICATIONS DU PATRON DÉCOUPÉ



Plan de la robe pour enfant.

Ce charmant petit modèle est très facile à exécuter même pour des personnes ne connaissant pas très bien la couture. Il se compose d'un dos à 3 plis creux, d'un devant avec également 3 plis, un plastron, col marin et d'une petite manche en biais, en tout 5 morceaux.

No 1. — Moitié du dos, se taille double sans couture ; des crans au patron marquent les plis, sur le croquis ils sont indiqués par les lignes.

No 2. — Devant croisé (Côté droit), des crans au patron marquent les plis, le devant gauche se taille sans le pli du milieu, c'est-à-dire jusqu'à la dernière ligne pointillée du croquis ; il se rapporte au dos par FG sous le bras, et DE à l'épaulette.

No 3. — Plastron, se taille double sans couture au milieu ; un pointillé marque le rentré sous le devant, il s'y raccorde par D.C.

No 4. — Col marin, se taille double sans couture, se raccorde au devant à A.C. au dos à B.

No 5. — Manche : le patron ne donne que la moitié de cette manche ; elle doit donc être taillée double sans couture sur le coude, le dessous est indiqué par un pointillé à la roulette. Elle se monte à l'emmanchure du devant à H.

Tous ces morceaux doivent être placés sur l'étoffe dans le même sens qu'ils sont posés sur le dessin.

Pour être gracieuse, cette petite robe doit être faite en écossais, 2 verges de long en 36 pouces.

LE TOMBEAU DE CHRISTOPHE COLOMB

Si la Havane est bombardée, les Américains s'exposent, chose curieuse, à détruire le premier monument élevé à la gloire de celui auquel ils doivent, en quelque sorte, leur existence nationale, c'est-à-dire du découvreur de l'Amérique, Christophe Colomb. On vient, en effet, d'achever, dans la cathédrale de la Havane, le nouveau mausolée sous lequel reposeront, désormais, les restes du grand navigateur génois qui donna un monde nouveau à l'Espagne.

La dépouille de Christophe Colomb a beaucoup voyagé. Au lendemain de la mort de l'illustre navigateur, survenue à Valladolid, en 1506, ses restes furent ensevelis dans le couvent des Franciscains de cette ville d'où on les transféra, en 1513, au couvent Santa-Maria de las Cuevas de Séville. Mais Colomb avait exprimé le désir de dormir son dernier sommeil à St-Domingue ; en 1597, on y transporta ses os, qui furent inhumés dans l'église principale.

Enfin, en 1796, après que l'Espagne eut cédé St-Domingue à la France, la dépouille de Colomb fut exhumée et conduite à la Havane.

Il suffirait d'une bombe tombant sur la cathédrale de la Havane pour disperser à jamais ces ossements. Exprimons l'espoir que la guerre n'aura pas ce résultat.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUILLET qui a eu lieu samedi, le 6 août a donné le résultat suivant :

| | | | |
|----------|----|------------|---------|
| 1er PRIX | No | 7,320.... | \$50.00 |
| 2e | No | 18,143.... | 25 00 |
| 3e | No | 26,911.... | 15.00 |
| 4e | No | 9,084.... | 10.00 |
| 5e | No | 45,732.... | 5 00 |
| 6e | No | 425.... | 4 00 |
| 7e | No | 36 129.... | 3 00 |
| 8e | No | 17,310.... | 2 00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 13 | 10,325 | 20,249 | 24,542 | 33,653 | 41,940 |
| 145 | 10,512 | 20,537 | 24,917 | 33,742 | 42,017 |
| 1,279 | 10,946 | 20,715 | 25,163 | 34,161 | 42,583 |
| 2,417 | 11,070 | 20,918 | 26,361 | 34,924 | 42,809 |
| 2,893 | 11,763 | 21,226 | 27,710 | 35,079 | 43,121 |
| 3,116 | 12,391 | 21,507 | 28,168 | 36,203 | 43,712 |
| 3,527 | 12,514 | 21,719 | 29,375 | 37,512 | 44,027 |
| 3,934 | 13,239 | 22,098 | 30,123 | 38,945 | 44,356 |
| 4,142 | 14,045 | 22,154 | 30,649 | 39,111 | 44,732 |
| 4,229 | 14,832 | 22,861 | 31,136 | 40,156 | 45,207 |
| 5,721 | 15,158 | 23,116 | 31,718 | 40,230 | 46,821 |
| 6,076 | 16,686 | 23,252 | 32,027 | 40,751 | 47,134 |
| 7,354 | 17,462 | 23,785 | 32,414 | 41,210 | 48,663 |
| 8,583 | 18,761 | 24,129 | 33,535 | 41,329 | 49,712 |
| 9,118 | 19,183 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

PROPOS DU DOCTEUR

DES VERS INTESTINAUX CHEZ LES ENFANTS

Pourquoi chez les enfants ? L'enfance jouit-elle du privilège exclusif des vers intestinaux ? Nullement et les grandes personnes ont des vers aussi bien que les enfants ; mais ces derniers sont indiscutablement plus souvent atteints que les adultes. Ici j'ouvre une parenthèse indispensable ; je ne parle que des petits vers ordinaires, les ascarides lombricoïdes (ressemblant à des vers de terre) ou les oxyures vermiculaires, tout à fait ténus et d'une longueur d'un demi à un centimètre. Les grands vers au contraire (ver solitaire, tenias de toutes variétés) s'observent avec plus de fréquence chez les grandes personnes.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux enfants.

Ils ont souvent des vers, mais moins souvent qu'on ne le croit communément. En effet, qu'un enfant accuse une malaise quelconque, que sa digestion soit tant soit peu troublée, c'est un cri unanime dans l'entourage : " Les vers, ce sont les vers ! " Et aussitôt on se précipite chez le pharmacien ; purgatif par-ci, vermifuge par-là, on entonne le tout dans l'estomac du petit être. Quand il a des vers, cela va bien, comme dit la chanson ; mais s'il n'a pas de parapluie, pardon, s'il n'a pas de parasites intestinaux, vous le fatiguez ou vous l'empoisonnez à petites doses ; souvent vous augmentez par votre malencontreuse médication des troubles digestifs qui accusent une tout autre cause. Décidément il faudra que nous causions un peu de tout cela plus longuement. Nous y reviendrons.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Deux syllabes forment mon nom ;
Prenez cinq fois mon premier
Et vous aurez mon second.

LOGOGRIPE

Sur mes cinq pieds avec vigueur
Des airs je traverse l'espace ;
Mais si l'on m'arrache le cœur,
On verra ce qui sert, lecteur,
A les franchir avec audace.

US ET COUTUMES

Dans quel pays voisin existait encore au commencement de ce siècle, une loi par laquelle tout nouveau marié était obligé de planter sur les terres communales six arbres au moment de son mariage et deux à la naissance de chaque enfant ? ce qui procurait l'avantage de voir les routes bordées pour la plupart d'arbres productifs.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 744

Charade.—Fou-lard.
Enigme.—Chien.

GRAVURE-DEVINETTE



Où est donc la femme étudiante qui se trouvait tout à l'heure ?

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mariana l'observait du coin de l'œil, légèrement inquiète, comme une femme très forte qui a devant elle un homme avec lequel il faut compter.

Il vit qu'on l'observait et il s'efforça de retrouver son entrain, engageant avec Paul une discussion artistique. Mme Silverstein se leva de table la première et alla s'habiller promptement.

Paul voulut voir comment les ouvriers avaient exécuté un travail assez délicat, indiqué par lui, pour le soubassement de la fontaine, dont la sculpture était achevée.

Il s'excusa de son scrupule d'artiste et demanda la permission de s'absenter pendant quelques minutes ; il l'obtint facilement.

* *

Quand Mariana rentra chez elle, un billet de la veuve Crépin l'attendait. Il était ainsi conçu :

« Venez demain, il y a du nouveau. »

Elle eut un frémissement de joie. Tenait-elle sa vengeance ?

Mariana oublia tous les incidents de la journée, et pourtant, ils avaient leur importance ; elle ne voulait songer qu'à sa haine.

Le lendemain, elle arrivait à l'hôtel du Parc des Princes et voyait préalablement la femme de charge.

Pélagie apprit à Mme Vernier que le départ de M. de Kerlor était décidé.

Bien que Mariana s'attendît à des résultats plus immédiats, elle comprit, en réfléchissant un peu, que l'absence de Georges avait une importance capitale.

Elle eut une petite mine de méprisante pitié pour ce pauvre Kerlor qui ne savait pas à quoi il s'exposerait en laissant sa femme livrée à toutes les tentations.

Il fallait que le motif de ce voyage fût bien impérieux !

Allons ! malgré tout, le coup porté par la débâcle de Ronan de Guinec avait porté.

Les Kerlor avaient feint de n'être pas sérieusement touchés et de ne rien changer à leur existence, ils n'avaient réussi qu'à agrandir la brèche, puisque Georges était forcé d'aller chercher au loin les piastres qui revenaient aux Penhiët.

Elle questionna rapidement Pélagie. Celle-ci lui faisait part d'une nouvelle importante. C'était bien, mais enfin elle devait avoir autre chose à lui communiquer.

La femme de charge s'était-elle départie de la vigilance de tous les instants que Mariana lui avait recommandée ?

Il n'était pas possible que rien de nouveau ne se fût produit dans les deux ménages.

La veuve Crépin répliqua mystérieusement qu'elle croyait être sur une piste sérieuse, mais que, jusqu'à nouvel ordre, et pour éviter l'ombre d'une déception, elle se condamnerait à garder le silence.

Mme Vernier ne pouvait prolonger cet entretien avec sa confidente et elle se rendit auprès d'Hélène.

Georges était avec sa femme. Il annonça à sa petite-cousine son départ imminent. Mariana jeta un grand cri de surprise et parut tomber des nues.

Elle accabla Georges des protestations les plus hypocrites et plaignit Hélène, qui devait beaucoup souffrir de cette cruelle séparation.

— Il me serait impossible de la supporter, déclara-t-elle, s'il était question de Paul.

Puisque cette bonne Hélène allait être isolée, elle permettrait à sa petite-cousine de lui rendre plus souvent visite. Toutes deux parleraient du cher absent.

Très touchée, la jeune comtesse avait répondu affectueusement qu'elle serait toujours heureuse de recevoir Mariana.

Dès que Georges fut parti, Mariana se persuada que Mme de Kerlor, n'ayant plus de précautions à prendre, allait promptement se trahir.

La veuve Crépin avait vu avec satisfaction que Mme Vernier prenait une part plus directe à l'action.

Le rôle d'espionne, joué par la femme de charge, devenait de plus en plus difficile.

Ou l'on se défiait d'elle, ou ce que l'on avait à se communiquer en secret était bien grave, car ces dames n'agissaient qu'avec la plus extrême circonspection.

Deux ou trois fois, Pélagie avait failli être surprise écoutant aux portes, par Mme de Saint-Hyrieix ; cela n'avait tenu qu'à très peu de chose.

Le flagrant délit constaté, Carmen aurait congédié sans autre forme de procès Pélagie Crépin ; la bonne comtesse douairière n'était plus là pour s'apitoyer sur le sort de la domestique indiscreète.

En attendant que ses renseignements de Bourse eussent fourni à Pélagie une modeste aisance, il était bon qu'elle se tint sur ses gardes afin de ne pas être surprise, elle qui cherchait à surprendre ses jeunes maîtresses.

Mme Vernier, se mêlant plus étroitement à l'entreprise, constaterait tout d'abord que le mot de l'énigme était plus difficile à trouver qu'elle ne l'avait supposé ; puis en combinant adroitement les efforts communs, on finirait peut-être par réussir.

— Il faut que nous trouvions ! s'était écriée Mariana d'un ton péremptoire.

Plus elle croyait toucher au but et plus elle multipliait ses louches intrigues.

Cette femme, cette fille, plutôt, ne vivait que pour accomplir le mal, depuis qu'elle avait été déçue dans ses plus orgueilleuses ambitions.

Elle s'en prenait à tout et à tous, jugeant son prochain comme elle méritait d'être jugée elle-même, niant tous les sentiments honorables, en leur attribuant un mobile intéressé ; bref, Mme Paul Vernier, née Mariana de Sainclair, était devenue un joli monstre, qui ne paraissait pas devoir s'arrêter de sitôt dans la voie de dépravation où son manque de sens moral l'avait fait entrer si facilement.

Mme Vernier était partie de bonne heure de la rue de Chazelles, voulant arriver chez son couturier à un moment où les salons de la rue de la Paix ne seraient pas encore envahis.

Elle irait ensuite chez sa modiste, rue Royale.

Mariana avait prévenu Paul qu'elle ne rentrerait que dans l'après-midi, car elle se proposait de se rendre au Parc-des-Princes pour voir si l'on avait reçu une lettre de M. de Kerlor, et certainement on la retiendrait à déjeuner.

Paul n'aimait pas beaucoup que sa femme ne fût pas à la maison à l'heure des repas, mais il ne fit entendre que de timides protestations, vite interrompues par Mariana, pressée de sortir.

— Tenez, dit-elle, on vient de me remettre le courrier... Dépouillez-le...

Elle ajouta du bout des lèvres :

— Il y sans doute des commandes.

Elle partit.

Vers six heures, Mme Vernier rentra au logis.

Carmen, qui n'était redevenue mondaine que pour complaire à son mari, éprouvait une sorte de soulagement en s'abandonnant au courant de ces mille et une petites obligations sociales, qui remplissent une journée d'une façon si étonnante.

Ses lancinantes préoccupations étaient forcées de faire trêve quand elle remplissait sa tâche de grande dame.

Elle s'étourdissait, elle oubliait presque, au milieu de ces multiples occupations.

Tout d'abord, elle avait éprouvé une nouvelle désillusion en reprenant cette existence, ne comprenant pas qu'on attachât une importance quelconque à ces délicieuses puérités ; puis, elle en avait goûté le charme tout spécial et s'était laissé ressaisir par l'engrenage, sans rien faire pour y échapper.

Saint-Hyrieix était devenu rayonnant quand il avait vu sa femme reprendre dans la haute société la place qui lui était assignée et qu'elle occupait si bien.

— J'avais tort, se disait Firmin, de chercher à quelles influences je devais la soustraire... J'aurais dû, depuis longtemps, lui faire une douce violence pour l'engager dans sa véritable voie.

Il éprouvait une allégresse indescriptible quand sa femme obtenait les succès les plus flatteurs, et il se serait volontiers écrié :

— C'est mon ouvrage !... Ai-je le droit de m'en montrer assez fier ?... Trouvez-moi beaucoup de maris qui sachent faire ainsi l'éducation de leur femme !

Carmen, dont l'éclatante beauté avait acquis un charme mélancolique inexprimable, produisait toujours la plus vive sensation dans une fête ou dans un salon.

Sa distinction native, son élégance aristocratique, que les caprices de la mode ne parvenaient jamais à amoindrir, son esprit de décision et de repartie, au milieu des vaines frivolités parisiennes, lui conciliaient la plupart des sympathies féminines—nous n'osons pas dire toutes.

Carmen, en rentrant chez elle, se trouva en présence d'Hélène.

— Mon mari n'est pas de retour ? demanda madame de Saint-Hyrieix.

— Non... Il est parti très affairé, quelques instants après toi.

Carmen voulut dissiper ces pénibles impressions ; elle s'écria :

— Ce pauvre Firmin ! à l'heure où tu le crois occupé de sa femme, il remanie la carte de l'Europe en compagnie de quelques hommes d'Etat de son envergure et aussi absorbés que lui....

Je suis trop modeste en me bornant à l'Europe ; c'est du bouleversement de l'Univers qu'ils s'agit... Tu lui prêtes bien gratuitement des intentions machiavéliques....

— Je le souhaite, dit Hélène très pensive.

— Après tout, reconnut Carmen affectant une inquiétude subite Machiavel aussi était un diplomate....

Saint-Hyrieix parut.

— Vous parliez de moi ! s'écria-t-il, complètement épanoui.

Madame de Saint-Hyrieix répliqua :

— Pas précisément.

— Ma chère amie, annonça-t-il avec une emphase extraordinaire, je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui.

— Vous ne le perdez jamais, fit indulgemment Hélène.

— J'ai organisé un garden-party dont vous me direz des nouvelles.

— Et où cela ? questionna Carmen.

— Chez moi.

— Comment....

— Voici.... Je vous ai appris que le corps diplomatique comptait, en ce moment à Paris, un nombre inusité de représentants.

— Oui, je crois que....

— Eh bien ! le sous-secrétaire d'Etat aux colonies, voulant profiter de cette coïncidence, a décidé de donner un dîner officiel, auquel assisteront les mandataires des différents pays.

— Et nous sommes invités ? demanda Carmen, qui ne comprenait pas encore.

— Evidemment, répondit Saint-Hyrieix avec un sourire condescendant pour une demande aussi ingénue, d'abord parce que l'idée a été suggérée par moi au sous-secrétaire, ensuite parce que ma place est toute marquée dans une cérémonie de ce genre.

— Voyons ! reprit Carmen, maîtrisant son impatience nerveuse, s'agit-il d'un dîner ou d'un garden-party ?

— Des deux.

— Chez le sour-ministre ?

— Mais non !... Le garden-party aura lieu chez nous, dans l'après-midi, naturellement, et le soir on dînera au ministère.

Et se retournant vers Hélène :

— Vous permettez, Mme de Kerlor, que, par exception, je dispose de nos hôtels comme si j'en étais le seul locataire ?

Hélène répondit :

— Mais certainement.... Carmen voudra bien que je la seconde dans les préparatifs de cette réunion.

— Oh ! oui ! riposta Mme de Saint-Hyrieix, j'aurai certainement besoin de toi, car nous aurons de la besogne.

— C'est que, reprit Firmin, on parlera beaucoup de cette fête....

Il fallait ma situation exceptionnelle pour que je me permisse d'inviter tout ce monde.... Je m'empresse d'ajouter que je n'agis pas par pure ostentation et pour servir mes intérêts privés.... Non ! Il ne s'agit au fond que d'un acte de courtoisie de ma part envers des personnalités de l'élite pléni-potentiaire, dont je fais partie.... Seulement, le président du Conseil verra une fois de plus comment j'entends ne négliger aucune occasion de rehausser notre prestige vis-à-vis de l'étranger.

— Et quelle est la date fixée pour la solennité ? interrogea Carmen.

— D'aujourd'hui en huit, répondit Saint-Hyrieix.

Sa femme ne put dissimuler un mouvement de contrariété.

Firmin se hâta d'ajouter :

— Je comprends que le délai est un peu bref ; mais il faut tenir compte du court séjour de mes collègues à Paris ! Allons ! vous ferez des merveilles, ma chère Carmen ; j'en suis persuadé, surtout avec la collaboration de Mme de Kerlor.

— Nous nous y efforçons, dit Hélène.

— Je choisirai dans la presse le meilleur compte rendu de notre fête et je l'enverrai à Georges au Mexique.

Hélène soupira longuement et ses longs cils se rapprochèrent.

Georges avait télégraphié son arrivée à la Vera-Cruz, mais une lettre de lui n'arriverait pas avant quelques jours.

— Cela lui fera un vrai plaisir, continua Saint-Hyrieix. Dame ! je me mets à sa place.... Plus tard.... c'est-à-dire bientôt, quand moi aussi, je serai loin, les nouvelles mondaines me rappelleront les jours fortunés.

— Il ne me reste plus maintenant, conclut Saint-Hyrieix, qu'à procéder à la nomenclature de nos invités....

Il cita des noms bizarres et des titres mirobolants.

LXVIII

JOUR DE FÊTE

La semaine était à peu près écoulee. On mettait la dernière main aux préparatifs de la fête.

Saint Hyrieix, très minutieux, surveillait les moindres détails. Pendant deux jours, il s'était abstenu d'aller au ministère !

Hélène et Carmen avaient rempli leur tâche ; Firmin, très satisfait, s'était confondu en félicitations et avait dit que le reste le regardait jusqu'à l'heure où Mmes de Saint-Hyrieix et de Kerlor voudraient bien l'aider à recevoir les invités.

Hélène se récusa pour cette mission.

Et elle le fit en termes aimables, mais clairs ; en l'absence de son mari, elle ne prenait part à aucune fête. Firmin daigna comprendre.

Hélène et Carmen laissèrent Saint-Hyrieix au milieu de ses gens et vinrent se réfugier avec un doux plaisir dans une chambre qui n'avait pas été bouleversée ; c'était la nursery, c'est-à-dire les appartements particuliers de M. Jean de Kerlor, qui était en train, sous l'œil attendri de sa nourrice, de faire une joyeuse partie avec le grand lévrier suédois que nos lecteurs connaissent.



Mme de Kerlor embrassa une dernière fois le bébé.—Page 238, col. 1

L'arrivée de sa maman et de sa tante ne parut pas extraordinairement le déranger, mais il les gratifia chacune d'un sourire et leur envoya de sa petite main deux baisers,

Jean de Kerlor marchait ; il commençait à bégayer les mots si doux qui vont droit au cœur des mères.

Il jouissait d'une santé très robuste ; le lait d'Annette Kerjean n'était pas fait pour diminuer la vigueur que l'enfant tenait de son père.

La maman et la tante embrassèrent Fanfan.

— Que tu es heureuse ! soupira Carmen.

— Pauvre sœur ! répondit Hélène, si l'on pouvait partager le bonheur, je te donnerais la moitié du mien, bien que tu saches si j'y tiens.

M. de Saint-Hyrieix fit bientôt mander sa femme. Tout en pensant bien qu'aucun détail de la fête du lendemain ne laisserait à désirer, il avait besoin de lui faire encore ses dernières recommandations.

La journée s'écoula au milieu des discours de Firmin ; au dîner, il discourait encore sur la façon dont seraient placés les invités et il recommandait à sa femme de ne pas se tromper lorsqu'elle devrait donner de l'Excellence à l'un et du Monseigneur à l'autre. Carmen

promit à son mari tout ce qu'il voulut, pourvu qu'il lui permit de rentrer dans sa chambre de bonne heure, car elle avait la tête brisée.

Saint-Hyrieix se montra bon prince sous ce rapport.

Mme de Kerlor, après avoir assisté au coucher de Fanfan, embrassa une dernière fois le bébé, qui s'endormait déjà, et se disposa à se mettre au lit.

Ainsi qu'il en avait émis la prétention, M. de Saint-Hyrieix vint donner un coup d'œil à la toilette de sa femme.

Il proclama que jamais il n'avait vu réunies tant de beauté, tant de grâce, tant d'élégance.

—Maintenant, ma chère enfant, s'écria Firmin de son ton le plus protecteur, permettez-moi de vous adresser quand même une recommandation superflue.

M. de Saint-Hyrieix s'expliqua

—Soyez extrêmement aimable pour mes... pour nos invités... Je le répète, la journée a une importance capitale... Les effets peuvent en être immédiats... Il n'y aurait rien de surprenant à ce que ce soir, au dîner chez le sous-secrétaire d'Etat, le ministre fit placer ma nomination sous mon couvert.

—Allons ! je ne veux pas être plus longtemps indiscret, dit Firmin... Pardonnez à un mari, qui a voulu goûter le charme de son adorable femme avant tout le monde... A bientôt !

Il esquissa son salut le plus raffiné et sortit.

Carmen portait une robe de batiste rose toute garnie d'admirables dentelles de Malines.

Elle regarda avec une tristesse navrante la toilette que son mari avait appréciée en termes si flatteurs ; et jetant un dernier coup d'œil sur l'immense glace qui la reflétait de la tête aux pieds, Mme de Saint-Hyrieix s'appêta à jouer son rôle.

Le garden-party continuait avec une animation croissante. Sous un kiosque enguirlandé avec une véritable science du pittoresque, sur les indications de madame de Kerlor, des artistes réputés chantaient.

La *Nuit de Mai*, d'Alfred de Musset, qu'un jeune compositeur avait discrètement accompagnée d'une mélodie de rêve, venait d'être interprétée par la plus exquise diseuse de Paris.

Une autre allait réciter des stances de Verlaine.

Des jeux avaient été organisés dans les bosquets : une laiterie agreste rappelait les doux enchantements de Trianon.

Au buffet établi en plein air, les jeunes gens et les jeunes femmes, celles-ci servies galamment par ceux-là, buvaient des vins d'Espagne, de Grèce et d'Italie dans des verres de cristal irisé.

Les coupes de Champagne circulaient de mains en mains, tandis que les femmes, de leurs jolies quenottes, grignotaient par surcroît des gâteaux, des bonbons, des fruits confits et toute la gamme des succulentes friandises.

Les gais propos s'échangeaient librement, soulignés par des rires perlés.

Des idylles s'ébauchaient et des romans qu'on croyait terminés recommençaient avec de nouvelles péripéties en perspective.

Tout ce monde éprouvait l'ardent bonheur de vivre, de faire partie d'une société d'élite, de s'abandonner à cette griserie exquise et un peu provocante que le bon goût n'interdit pas, pourvu que l'on reste dans les limites, beaucoup moins étroites, mais aussi beaucoup plus malicieuses qu'on ne le suppose, du parisianisme aigu.

Le sous-secrétaire d'Etat aux colonies arriva ; c'était un gros garçon qui se serait senti un peu dépaysé dans un monde aussi aristocratique, si le prestige du pouvoir ne lui avait tenu lieu de distinction native.

Son entrée produisit une sensation de curiosité ; mais, bon prince, il voulut bien prononcer quelques paroles courtoises, signifiant qu'il n'entendait nullement interrompre la fête ; le groupe des diplomates étrangers l'entoura, pendant que l'élément mondain retrouvait toute son allégresse.

Du reste, le haut fonctionnaire, qu'une commission parlementaire attendait au Palais-Bourbon, se retira bientôt, rappelant aux personnalités politiques le dîner officiel, qui aurait lieu dans la soirée.

L'après-midi s'avavançait ; les invités de Saint-Hyrieix se pressaient aux derniers numéros du programme ; le diapason des voix s'élevait plus familièrement, l'expansion générale redoublait, l'ardeur du plaisir gagnait les plus gourmés qui oubliaient l'étiquette, tant la joie est contagieuse.

LXXIII

DEUX LETTRES

Le lendemain, une lettre de Georges arrivait.

Depuis qu'il était parti, il n'avait envoyé qu'une dépêche annonçant son heureux débarquement à la Vera-Cruz.

Hélas ! le marquis de Penhoët, lui aussi, avait télégraphié de cette ville, où il devait trouver la mort si prématurément.

Un appétit fatigué

est aussi mauvais qu'une tête fatiguée ou des membres fatigués. Il vient un temps où vous ne savez réellement pas ce que vous voulez. C'est alors que vous avez vraiment besoin d'une tasse de

BOVRIL

pour vous donner le soutien nécessaire au système épuisé sans trop charger l'estomac et sans nuire aux organes digestifs en les forçant. BOVRIL fait pour le système ce que rien ne pourra faire. Il rend la vigueur, maintient la santé et empêche les maladies. Il est utile aux jeunes et aux vieux, aux faibles et aux forts.

Cie BOVRIL, Limitée,

30 rue Farringdon, LONDRES (Angleterre.)

25 et 27 rue St-Pierre,

MONTRÉAL (Canada).

Hélène, malgré son âme bien trempée, ne pouvait qu'être frappée par ces coïncidences.

La destinée serait-elle assez cruelle pour lui enlever son mari dans les mêmes circonstances ?

Mme de Kerlor ne voulait pas céder à ses craintes amères, mais elle attendait cette lettre avec la plus vive des anxiétés.

Elle la décacheta en tremblant. Les premières lignes la rassurèrent

“ Médévia, 2 juin 1887.

“ Ma chère Hélène,

“ Tu as reçu mon télégramme t'annonçant mon arrivée à la Vera-Cruz, où le paquebot *l'Armorique* m'a emmené en douze jours.

“ La traversée a été dépourvue d'incidents notables ; mais en arrivant dans le golfe, nous avons été assaillis par une furieuse tempête qui a failli retarder notre débarquement.

“ Je suis resté deux jours dans la “ Cité des morts,” c'est le nom lugubre que les Mexicains donnent à la ville où sévit si cruellement la fièvre jaune, pendant la saison chaude.

“ Si ton pauvre père y était arrivé comme moi, au moment où les vents du nord emportent au loin les exhalaisons des marécages, il n'aurait pas succombé.

“ J'ai pris la voie ferrée, qui m'a conduit de la Vera-Cruz à Mexico. La ligne est extrêmement accidentée.

“ Le point le plus élevé de la voie se trouve à 2533 mètres d'altitude. Le viaduc de Metlac, entre Cordoba et Orizaba, est une merveille dont tu ne peux t'imaginer la hardiesse.

“ Dix heures sonnaient à la cathédrale de Mexico quand le train a stoppé en gare.

“ La ville est très belle, toute blanche se détachant sur un horizon de montagnes bleues.

“ Une voiture m'a conduit sur la promenade du Zocalo, où résident les señores Toluca et Chalco, les associés du marquis de Penhoët.

“ Ces gens-là occupent une maison superbe, au bout d'une allée d'eucalyptus : elle n'a qu'un étage, mais c'est pour mieux résister aux secousses des tremblements de terre.

“ Tu ne peux t'imaginer la stupéfaction effarée des deux Mexicains quand on m'a introduit auprès d'eux.

“ Ils étaient si loin de s'attendre à ma visite ! Je dois ajouter que, le premier moment d'émotion passé, ils m'accueillirent courtoisement.

“ Toluca parla le premier en français assez compréhensible. Il m'expliqua que leur maison périlait de jour en jour et que la ruine les menaçait.

“ Je ne pouvais vous écrire cela, dit-il ; on ne confie pas ces choses au “ papier... Je regrette bien que vous ayez fait la traversée.”

“ Tu comprends, ma bonne Hélène, que je n'avais pas franchi l'Océan pour me payer de mots. Je m'efforçai néanmoins de conserver mon sang-froid, mais je sentais la colère qui m'envahissait.

“ Je répliquai brièvement à ces messieurs qu'ils avaient montré de tout temps une mauvaise foi insigne et que je ne me laisserais pas duper par eux une dernière fois. Alors, ce fut Chalco qui prit la parole. Dans son baragouin, beaucoup moins intelligible que celui de son associé, il entama une histoire larmoyante.

A suivre

L'ART CULINAIRE

Pommes de terre à l'anglaise.—Les pommes de terre étant cuites à l'eau de sel et épluchées, faites fondre dans une casserole un fort morceau d'excellent beurre ; coupez en tranches ces pommes de terre et jetez-les dans ce beurre en ajoutant sel, poivre, sautez le tout, évitez que le beurre ne tourne en huile et servez.

Crème d'été.—Faites tremper pendant 12 heures le zeste de huit citrons dans un demi-litre d'eau. Retirez le zeste et faites dissoudre dans l'eau qu'il a parfumée une livre de sucre pulvérisé auquel vous ajouterez le jus des huit citrons et les blancs de sept œufs battus avec un seul jaune. Faites bouillir sur un feu doux, remuant constamment sur un côté ou l'autre, jusqu'à ce que le mélange forme une épaisse bouillie. Ce plat se mange très froid.

Choux rouges au vinaigre.—Enlever soigneusement toutes les feuilles du chou, couper les choux en quatre, et retirer la grosse côte sur toutes les feuilles. Les émincer en julienne, et les faire blanchir pendant dix minutes à l'eau bouillante. Ensuite les rafraîchir, puis les mettre égoutter sur un tamis pendant quelques heures.

Quand ils sont bien égouttés, les ranger par couches dans un pot de grès, et alterner chaque couche d'un peu de sel fin, gros poivre et clou de girofle. Couvrir entièrement de bon vinaigre et boucher les pots d'une lame de liège d'abord, et d'un fort papier ensuite. On sert ces choux comme hors-d'œuvre, et ils servent aussi d'accompagnement au bœuf bouilli.

PARC SOHMER

Le Parc Sohmer continue à attirer, tous les jours, après-midi et le soir, les promeneurs, les familles. La salle immense peut contenir un peuple. Outre les distractions de toutes espèces que donne l'administration du Parc, il en est qu'on peut se donner soi-même en lisant les annonces. Le Parc Sohmer peut être comparé aux meilleurs théâtres des États-Unis.

CHOSSES ET AUTRES

—La population de Winnipeg est de 39,356 âmes, et la propriété immobilière de \$20,000,000.

—M. Rila Kittridge, âgé de 86 ans, de Belfast, Irlande, vient de réussir à écrire 46,000 mots sur une carte postale.

—On dit qu'il y a plus de six millions de personnes enterrées dans le cimetière de Rome.

—Le pongée redevient à la mode pour la lingerie fine de dames. Du reste, rien n'est plus frais pendant l'été et ne résiste mieux aux lavages répétés. On en fait des articles très soignés, garnis de dentelles et rubants crème ou beurre frais.

—Le conseil de ville de Montréal vient de passer le règlement suivant, que tous les clercs de marchés devront mettre en vigueur. Ce règlement concerne les poids spécifiques des articles suivants offerts en vente au sac :

Avoine 68 livres le sac, patates et navets 80 lbs, pois 120 lbs, sarrasin 96 lbs, fèves 120 lbs, blé d'Inde 112 lbs.

—Habités à s'effacer devant les femmes, les hommes tiennent cependant à précéder leurs moitiés sur la route qui conduit hors de ce bas monde. Un statisticien de Berlin le prouve en montrant que la longévité de la femme dépasse de beaucoup celle de l'homme. C'est à peine, en effet, si 443 hommes sur 1,000 doublent le cap de la cinquantaine, auquel atteignent plus de 500 femmes ; 227 d'entre elles vivent jus-

qu'à 90. Il n'y a que 60 hommes qui parviennent à 80 ans et 7 seulement à 90 ans.

—Un horrible serpent alla se plaindre au diable.

—Qu'as-tu ? lui dit Satan, ta mine est effroyable.

—Sire, je fais toujours tout le mal que je peux.

—Qu'est-ce donc qui te manque, et n'es-tu pas heureux ?

—Non, l'on guérit de mes morsures, répond l'animal vénimeux ; on cautérise mes blessures, et les contre-poisons détruisent tout mon fiel. Ah ! que n'ai-je un venin incurable, mortel, pour mettre sans remède un homme à l'agonie.

—Quel serpent veux-tu donc être ?

—La calomnie !

TOUT LE MONDE LE SAIT
Le Baume Rhumal est le spécifique par excellence pour soulager et guérir la toux, le rhume, les maux de gorge.

—Napoléon Ier aimait à jouer avec la faiblesse des autres. Son plaisir était de prendre à l'improviste, par des questions inattendues, ses interlocuteurs. Un jour, c'était à Rouen, il était en bateau :

—Quelle est en cet endroit, la profondeur de la Seine ? demanda-t-il à brûle-pourpoint à M. Beugnot.

Celui-ci était rompu à ce jeu ; il répondit aussitôt sans hésiter en donnant un chiffre.

—Elle est de tant, Sire.

—Ah ! et sa largeur ?

—De tant.

Napoléon parut contrarié : la netteté de ces réponses le gênait ; il continua :

—Combien y a-t-il de maisons sur ce quai ?

—Tant.

—Combien d'oiseaux de passage en ce moment ?

—Un seul, Sire, un aigle !

Le despote sourit ; on l'avait flatté.

—M. le Dr Guppy, un explorateur américain, fort connu, dit notre confrère parisien, le *Tour du Monde*, vient de passer trois semaines entières dans le fond d'un cratère, vivant sous la tente et se nourrissant de conserves, comme un sage, loin des bruits du monde...

A vrai dire, M. Guppy faisait là plutôt une villégiature scientifique que son expérience audacieuse lui a procuré, outre des sensations absolument nouvelles, des maux de tête et des palpitations assez désagréables, mais en somme il s'est déclaré très satisfait de sa "saison" volcanique et se propose de la recommencer l'an prochain.

Au point de vue scientifique, il paraît que les conditions de la vie au fond d'un cratère se rapprochent beaucoup de celles que l'on rencontrerait si l'on pouvait habiter la lune : même stérilité du sol, même sécheresse et raréfaction de l'atmosphère, même température glaciale.

Ces curieuses observations, le docteur Guppy les a faites à plusieurs centaines de mètres de profondeur dans le cratère du Mokuaveveve, un des plus vastes des Hawaï, où, comme l'on sait, se trouvent des volcans qui sont parmi les plus grands du monde.

ON FOURNIT DES PREUVES

Le succès provoque la vente et le Baume Rhumal se vend tous les jours et partout par milliers de bouteilles.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue*, du 15 juillet 1898 : Au monténégro, par Mme Juliette Adam ; Remarques sur l'armée française, par Gén. Dragomirof ; Chez les Hovas, au pays rouge, par Jean Carol, par M. Le Myre de Vilers ; Comment naît un empire, par Comte A. Wodzinski ; Histoire extraordinaire d'un pompéin ressuscité, par M. B. Avenarius ; La préhension dans les Mythés, par M. F. André ; La bête du gévaudan, par M. V. Jacquemont du Donjon ; La navigabilité de la Loire, par M. E. Watcled ; Les îles ioniennes pendant l'occupation française, par M. E. Rodocanachi ; Lettres sur la politique exté-

Mlle EMMA THIBAUT, de Montréal

Malade depuis cinq ans, guérie presque miraculeusement par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Des milliers de jeunes filles sont intéressées à la guérison de Mlle Thibault, obtenue par les Pilules Rouges du Dr Coderre

MÈRES, attention à vos jeunes filles. S'il y a un temps où la Mère de famille doit faire attention à ses jeunes filles, c'est à l'époque où elles passent de l'état de l'enfance à l'état de jeune fille.

Pour prévenir le choc de ce changement et par là détourner la faiblesse où se trouve la jeune fille, faites-lui prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre.

MÈRES, si vous voyez vos jeunes filles se fatiguer aisément ; si elles ont de l'aversion pour l'exercice ; peu d'appétit ; digestion mauvaise ; si elles sont épuisées le soir au coucher et se réveillent le matin aussi fatiguées que la veille ; si encore vous les voyez pâlir ; les yeux se cerner ; attention, elles souffrent de maladies particulières aux femmes ; souvent elles préfèrent souffrir plutôt que de confier la nature de leur maladie ; c'est à vous, Mère de famille, de les prévenir.

MÈRES, si vous voulez que vos jeunes filles deviennent joyeuses, heureuses, voyez à ce qu'elles suivent l'exemple de Mlle Emma Thibault, faites-les prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles domient la force, la santé et le bonheur aux femmes et aux jeunes filles.

Mlle Emma Thibault dit :—« Depuis cinq ans, j'ai souffert du beau mal, du mal de côté, tiraillément dans les hanches, dans le bas-ventre, le mal de reins. J'étais très pâle et très faible, ma digestion se faisait mal ; j'avais presque toujours des brûlements d'estomac ; j'avais aussi le foie malade ; toujours mal à la tête et des étourdissements. J'étais aussi fatiguée le matin en me levant que le soir en me couchant ; j'étais nerveuse et découragée ; voyant que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient un si grand nombre de jeunes filles, j'ai commencé à les prendre et je suis heureuse de dire qu'elles m'ont parfaitement guérie de toutes mes maladies ; je n'éprouve plus aucune douleur ; je mange et dors bien ; je suis bien plus forte. De temps à autre, je continue à prendre des Pilules Rouges du Dr Coderre ; elles continuent à me renforcer ; je les recommande à toutes celles qui souffrent,



Mlle EMMA THIBAUT

car je regarde les Pilules Rouges du Dr Coderre pour le plus grand remède pour les maladies des femmes." Mlle EMMA THIBAUT, No 198 rue Mont-Royal, Montréal.

Si vous souffrez depuis longtemps, votre maladie est d'autant plus difficile à guérir ; ne prétendez pas qu'avec une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre vous puissiez vous guérir ; prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir.

Ayez bien soin d'observer les Règles Hygiéniques que vous trouverez sur chaque circulaire qui entoure la boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre ; en même temps consultez notre Médecin Spécialiste, écrivez-lui une description complète de votre maladie, vous pouvez le consulter ABSOLUMENT

POUR RIEN.

Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons pour rien à toutes les femmes malades qui en font la demande. Adressez toutes vos lettres : "DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL," notre médecin, seul, ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles.

DEFIEZ-VOUS des Pilules Rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cts la boîte, ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges, ce sont des imitations. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes, contenant 50 Pilules Rouges. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50 cts en estampilles, pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste, pour six boîtes de Pilules Rouges ; nous vous enverrons le même jour les véritables Pilules Rouges, celles qui guérissent toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Nous les envoyons partout aux États-Unis et au Canada, sur réception du montant. En écrivant, ayez bien soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard. Adressez :—CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTREAL.

rieure, par Mme Juliette Adam ; Pages courtes ; Comtesse de Sesmaisons ; Ce qui se dit à Paris ; Emile Hinzelin ; Chateaubriand.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

AVEC RAISON

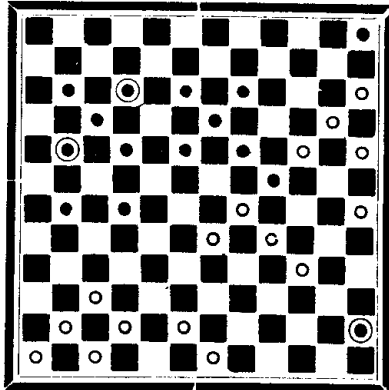
Une bouteille de Baume Rhumal est souvent plus que suffisante pour enrayer un méchant rhume. 25c partout.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 320, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PROBLÈME No 221
Composé par M. E. de Bussièrès,
Montréal
Noirs—15 pièces



Blancs—16 pièces
Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 220

| Blancs | Noirs |
|--------|------------|
| 45 | 38 |
| 51 | 45 |
| 46 | 39 |
| 42 | 36 |
| 55 | 49 |
| 44 | 37 |
| 38 | 33 |
| 39 | 2 |
| 2 | 32 gagnent |

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la poste, cachetés, franc de port
Seuls dépositaires : **Cie Medicale du Dr. Jean**
Adressez : B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis
MONTREAL

U. PERREault

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commuautés

LADRES LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843. P.O.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES NINAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait éthéré de
de YOUSSEF M. de Paris
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité
qu'il obtient de ses Capsules qui
portent sa signature.
PARIS, Pharmacie MAUCOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.50; un numéro, 30c.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

12423



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empestées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mo
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts.**
Bureaux: 1 Edifice New York Life, Montréal.
2 et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie en France cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris.

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.